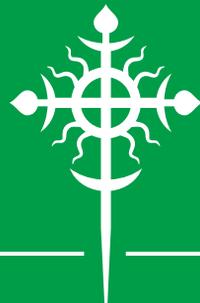


Cahiers LITUANIENS



N°6 - Automne 2005 - 6^e année



www.cahiers-lituanien.org

Cahiers LITUANIENS

Revue en langue française sur la Lituanie

« Ce pays, c'est la Lituanie dont le nom remplit ma tête et mon cœur. Je veux vous la faire connaître. Venez ! Je vous conduirai en esprit vers une contrée étrange, vaporeuse, voilée, murmurante. Nous voici aux confins des terres polonaises, déjà nordiques, certes, mais amoureuses encore des couleurs. Un coup d'aile, et nous survolerons un pays où toutes choses ont la couleur éteinte du souvenir. Une senteur de nymphéas, une vapeur de forêt moisissante nous enveloppe. C'est Lietuva, la Lituanie, la terre de Gedymîn et de Jagellon. »

Oscar Milosz (1919)

« Nous devons faire l'Europe, non seulement dans l'intérêt des peuples libres, mais aussi pour pouvoir y accueillir les peuples de l'Est qui, délivrés des sujétions qu'ils ont subies jusqu'à présent, nous demanderaient leur adhésion et notre appui. Nous leur devons l'exemple d'une Europe unie et fraternelle, car ils auront besoin de nous dans l'immense tâche de réadaptation qu'ils auront à accomplir. »

Robert Schuman (1958)

« Par trois fois, les Lituaniens ont fondé leur Etat, mais cette troisième fois, dont nous avons été nous-mêmes les témoins et les acteurs, est à mes yeux la plus réussie, c'est celle qui a vu couler le moins de sang. Plus encore, c'est certainement la première fois que nous vivons en si bonne entente avec tous nos voisins. Cette décennie est la plus longue période de liberté dans l'expérience des Lituaniens. »

Marius Ivaškevičius (2001)

N°6 / 2005

Strasbourg, automne 2005

Revue publiée avec le soutien financier
de la Fondation Robert Schuman (Paris)
et avec le concours du Lietuvos Institutas
(Vilnius) et de Lietuviškos Knygos (Vilnius)

Illustration de couverture :

Dessin au feutre de Stasys Krasauskas (1970)
avec l'aimable autorisation de Aistė Jurga Krasauskaitė

Éditeur :

Association Alsace-Lituanie
4, place Arnold - 67000 Strasbourg
Tél. & Fax : 03 88 60 35 73

Directeur de la publication : Philippe Edel

Collaboration éditoriale :

Aldona Bieliūnienė, Sylvie Burin des Rozières, Liucija Černiuvienė,
Marie-Françoise Daire, Piotr Dazkiewicz, Annie Dumoulin,
Liudmila Edel-Matuolis, Jean-Marie Hummel, Eglė Kačkutė-Hagan,
Ona Kažukauskaitė, Jean-Claude Lefebvre, Guido Michelin,
Karolina Paliulis, Yves Plasseraud, Marielle Vitureau, Saulius Žukas.

Crédits photographiques :

Aistė Jurga Krasauskaitė: p. 4, 12, 13, 37, 38, 43, 44, 57, 58.
Alfred-Wegener-Institut : p. 7. Institut de Recherche sur les Mammifères / Académie
Polonaise des Sciences : p. 16, 21, 22, 23. Editions André Silvaire : p.29.
Vaga : p. 40. Lietuviškos Knygos: p.45-57.

ISSN 1298-0021 (pour la revue)
ISBN 2-9521912-2-0 (pour le n°6)

Conditions d'abonnement : 1 an - 10 euros, 2 ans - 16 euros

© Alsace-Lituanie / Cahiers Litvaniens, 2005
Maquette et mise en page : Pierre Potier
Impression : Ireg
Dépôt légal : 4^e trimestre 2005
Tous droits réservés

Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.
Imprimé en France

www.cahiers-litvaniens.org

Sommaire

	<i>pages</i>
Éditorial	5
<i>HISTOIRE</i>	
Une leçon d'histoire vivante	6
<i>Entretien de Vanda Juknaitė, écrivain, avec Rytė Merkytė, membre de la Fraternité des déportés de Laptev</i>	
<i>CULTURE</i>	
La ligne artistique de Stasys Krasauskas	13
<i>par Aistė Jurga Krasauskaitė, artiste peintre, Vilnius</i>	
L'herbe qui endort les ours, une vieille légende lituanienne	17
<i>par Piotr Daszkiewicz, biologiste et historien des sciences, chargé de mission au Muséum National d'Histoire Naturelle à Paris, et Tomasz Samojlik, chercheur à l'Institut de Recherche sur les Mammifères, Académie Polonaise des Sciences, Varsovie.</i>	
Regard sur la Lituanie : « Lokis » de Prosper Mérimée	23
<i>par Jean-Claude Lefebvre, professeur de lettres, Saint-Germain-en-Laye</i>	
<i>LANGUE ET LITTÉRATURE</i>	
Oscar Vladislas de Lubicz Milosz, poète français, diplomate lituanien	29
<i>par Janine Kohler, présidente des Amis de Milosz, Paris</i>	
Quand Oscar Milosz nous parle en lituanien	39
<i>par Lucija Černiuvienė, docteur ès sciences humaines, Vilnius</i>	
La nouvelle prose lituanienne (1989-2005)	45
<i>par Laimantas Jonušys, critique littéraire, Vilnius</i>	
Sommaire des numéros précédents	59
Turinys lietuvių kalba Summary in English	60



Stasys Krasauskas, illustration pour « Le Cantique des cantiques » de Salomon,
lithographie, 1966

Editorial

par Philippe Edel

Lorsque les Cahiers Lituanien ont été lancés en 2000, l'objectif fut de contribuer à une meilleure connaissance d'un pays de l'Europe de l'Est – la Lituanie – par le public d'un pays de l'Europe de l'Ouest – la France. Les Pays baltes restaient en effet largement méconnus, dix ans après l'implosion de l'URSS, alors qu'ils frappaient à la porte de l'Union européenne. Il est vrai que l'Ouest n'a pas toujours su tenir compte que, si la fin de la Seconde Guerre mondiale a bien marqué le rétablissement de la liberté et de la démocratie pour la partie occidentale du continent, elle a par contre débouché sur une nouvelle tyrannie pour les nations d'Europe centrale et orientale, infligée par l'Union soviétique. L'ampleur des souffrances, de l'injustice et de la dégradation durable des conditions sociales, politiques, économiques et culturelles subies par ces nations est souvent méconnue, voire occultée à l'Ouest.

Le 60^e anniversaire de la fin du conflit mondial a montré la différence de perception de cette tragédie commune par les deux parties. Par sa résolution du 12 mai 2005, le Parlement Européen a tenté de rapprocher les points de vue en reconnaissant les souffrances spécifiques des peuples de l'Europe de l'Est et en leur rendant hommage pour être parvenus à restaurer l'État de droit et la démocratie dans la foulée des révolutions pacifiques au cours desquelles ils ont renversé les dictatures communistes. Il s'est réjoui que ces événements permettent désormais à nos nations et à nos citoyens, qui ont surmonté les divisions entre agresseurs et victimes, vainqueurs et vaincus, de partager et de mêler leurs souvenirs sur la voie d'une mémoire européenne véritablement commune et de prévenir la réapparition du nationalisme et du totalitarisme.

C'est à la consolidation de cette « mémoire européenne commune » que notre revue souhaite contribuer en proposant notamment, dans ce sixième numéro, un témoignage sur les déportés lituanien de la mer de Laptev ainsi que des thèmes croisés comme l'apport d'un homme de lettres lituanien à la poésie française (Oscar Milosz) ou l'utilisation du folklore lituanien comme cadre romanesque par un écrivain français (Prosper Mérimée). Illustré d'une dizaine de gravures du grand graphiste Stasys Krasauskas dont la fille signe ici un portrait inédit, le numéro s'achève sur un panorama de la nouvelle prose qui a su éclore en Lituanie depuis le rétablissement de l'Indépendance.

Une leçon d'histoire vivante

*Entretien de l'écrivain Vanda Juknaitė avec Rytė Merkytė,
membre de la Fraternité des déportés de Laptev¹*

- *L'expérience de la déportation pourrait bien être le patrimoine le plus important qu'ait été rendu à la Lituanie grâce à la liberté retrouvée. Pourtant, il semble que pour l'instant elle ne soit pas devenue le bien et l'expérience de tout le peuple, de la société dans son ensemble.*
- Je ne pense pas qu'elle ne le soit pas devenue. Jusqu'au Réveil national², personne ne savait rien sur la déportation. Quand les premiers livres ont paru, les gens les lisaient même dans des coins perdus, et ils étaient bouleversés. Des amies de travail m'ont avoué que même avant, elles voulaient souvent me poser des questions, mais moi aussi je me taisais, je ne disais pas un mot.
- *Pourquoi ?*
- Je connaissais des personnes bien précises qui étaient chargées de moucharder ; de plus, personne n'aurait compris. Une institutrice m'a dit : « Ici aussi c'était dur, il n'y avait pas de beurre, nous mangions du pain avec seulement de la confiture. » Que dire à ce genre de personne ?
- *Pourquoi, selon vous, les gens ne veulent-ils rien savoir sur cela ?*
- Parce que ce sont des sujets pénibles. Et maintenant, c'est une période difficile. Les gens sont littéralement à bout.
- *C'est surtout les jeunes gens qui ne trouvent pas de lien avec cette expérience.*
- Je ne peux pas dire cela de tous. Hier, une amie m'a parlé de son neveu, âgé de vingt ans. Leur tante est morte ; elle avait habité dans le voisinage et ils étaient très liés avec elle. Eh bien lui, il ne connaissait ni son prénom, ni son nom de famille. Il y a donc, c'est vrai, des gens qui ne savent rien.
Mais d'un autre côté, le jeune fils des voisins de mon frère a écrit en sixième une rédaction sur le Nord : les traîneaux sur lesquels il se déplaçait, l'océan, les ours, les aurores boréales. Ils ont fait venir la voisine à l'école et l'ont interrogée : « Est-ce que vous étiez déportés ?

¹ Les rives de la mer de Laptev, en Sibérie septentrionale, furent l'un des grands lieux de déportation des Lituaniens.

² Période de la perestroïka qui précède le rétablissement de l'indépendance de la Lituanie en 1990.

D'où votre enfant sait-il cela ? » Ce jeune garçon était le camarade des enfants de mon frère. C'est par des chemins inconnus que les gens accèdent à ce savoir.

- *Quand vous ont-ils emmenée ?*

- En 1941. Mon père était chef du district de Trakai ; il avait des

informations selon lesquelles les Russes déportaient les gens. Nous avons déménagé à Panevėžys, où mes parents étaient peu connus. Ils pouvaient se retirer à l'étranger, mais n'ont pas voulu. Maman était institutrice. Ils l'ont envoyée à Šiauliai, pour les examens. A son retour, elle a vu dans la gare des wagons prêts. Elle est rentrée à la maison : plus de famille. On lui a dit que toute la maisonnée était partie souhaiter bonne fête au grand-père. C'était la saint-Antoine. Papa est resté chez le grand-père, mais maman et moi sommes rentrées à la maison, et à quatre heures du matin ils sont venus chez nous.

Maman a demandé aux soldats les papiers d'arrestation. Nous avons été les seules à obtenir le procès-verbal de déportation. Ils nous ont dit « En route », mais maman a répondu « Non, nous avons un délai de deux heures. » Pendant ces deux heures, nous avons fait nos bagages.

- *Quel âge aviez-vous ?*

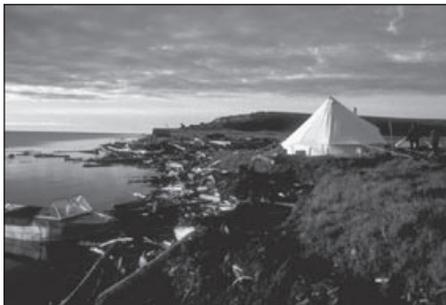
- Neuf ans.

- *Et votre frère et votre sœur ?*

- Six ans et cinq ans.

- *Votre père est resté en Lituanie ?*

- Ayant appris qu'on nous emmenait, mon père est allé se livrer. Maman l'a vu par la fenêtre et s'est mise à crier : « Allez-vous-en, allez-vous-en, qu'est-ce que vous venez fouiner ici ? » Il voulait entrer par l'autre porte, maman a crié de nouveau. Elle faisait comme si un étranger rôdait autour de la maison. Mon père est parti chez le prêtre, pour lui demander conseil. Le prêtre lui a conseillé de suivre son destin, mais il ne l'a pas écouté. Il est allé vers les wagons et s'est livré quand même. Aussitôt ils l'ont isolé et emmené au camp. C'est là-bas que mon père est mort.



La mer de Laptev

- *Vous avez dit : « Pour moi, la Sibérie n'est rien par rapport à la perte de mon père. »*
- La Sibérie est comme une maladie. On ressent son côté pénible, mais on ne voit vraiment son danger que quand l'un de ses proches meurt. La mort de mon père m'a aussi montré ce qu'était la Sibérie. De lui j'ai énormément reçu, je pense que c'était un homme hors du commun. Depuis mon enfance, j'ai toujours eu une santé très fragile. Quand j'étais malade, il me lisait des livres, il prenait soin de moi. Au moment où les déportations ont commencé, j'avais la diphtérie. Il fallait absolument que l'on me fasse une piqûre, mais moi, malade, capricieuse, je me débattais. Mon père était très compréhensif avec moi, il m'exhortait, comme ceci, puis comme cela, mais maman a dit au médecin : « Tenez l'enfant et faites-la. » Il a répondu : « Ce n'est pas possible, cela risque de la traumatiser. » Finalement on ne m'a rien fait, et je suis quand même restée en vie. J'ai regretté mon père toute ma vie. J'étais pareille à lui, j'avais le même caractère. Ma vie aurait pris une tournure complètement différente. J'avais besoin de conseils, j'aurais pu les avoir, et je ne les ai pas eus.
- *Vous étiez une petite fille. Comment vous sentiez-vous en Sibérie parmi les gens, parmi les enfants à l'école ?*
- Mes sentiments étaient divers. A l'école primaire, nous étions deux tiers de Lituaniens. Par la suite, dans les plus grandes classes, nous n'étions plus qu'un ou deux. Chez les gens, nous ne sentions pas de haine. Mais nous étions privés de tout droit. Cela, nous le sentions fortement. Licencié, mettre en prison était tout à fait habituel. Quand ils ont licencié maman la première fois, elle est allée porter plainte au district. Une femme lui a dit : « Merkienė, on nous a emmenées pour nous faire mourir, et toi tu réclames tes droits ! » A Tit-Ary, le directeur de la conserverie de poissons battait les femmes, leur donnait des coups de pied et abusait d'elles. Mais ces choses ne sont pas intéressantes en elles-mêmes ; elles pourraient peut-être seulement montrer comment a grandi la résistance. En particulier celle des déportés de Laptev. Maman ne se courbait pas, ne se soumettait pas, elle était fière. J'ai toujours su qu'il faut défendre ses droits. Quant à nos maîtres et nos camarades de classe, ils ne nous marquaient pas de mépris.
- *Est-ce que ce pays étranger n'est pas devenu votre patrie, une partie de vous, un pays familier ?*
- Il l'est effectivement devenu pour beaucoup d'entre nous. C'était notre pays, à sa façon. Là où l'on vit péniblement, où l'on se bat, où on laisse une partie de soi. C'est une chance qu'un homme ait une tâche extraordinairement difficile, et qu'il en vienne à bout. Notre

tâche était de survivre. Et nous l'avons accomplie. Nous avons fait notre devoir, et nos sentiments pour ce pays viennent de là. Il n'y avait guère de possibilités de survivre. La question n'était pas de savoir quoi prendre à l'autre : personne n'avait rien... Nous nous soutenions les uns les autres. Les gens sans travail ou gravement malades n'avaient rien à manger. Il fallait leur apporter du poisson. Cependant, si on vous attrapait sortant de la fabrique avec du poisson, on vous mettait en prison. La prison était à quatre-vingts kilomètres, et on vous y conduisait à pied. C'était un morceau arraché à votre vie. La prison, nous n'en parlions jamais, même avec nos compagnons de là-bas.

- *Est-ce qu'un homme peut tout endurer en étant seul ?*
- Pas tout ; peut-être seulement ces épreuves personnelles qui sont différentes pour chacun. Ceux qui y vont pour rapatrier les dépouilles de leurs proches découvrent là-bas des gisements spirituels, des sensations, complètement différents. C'était un très beau pays, surtout pour les enfants qui grandissaient là-bas. Une jeune fille polonaise, avant de repartir, est allée au bord de la rivière ramasser des petites pierres comme souvenir. A son retour en Pologne, il est apparu que ces petites pierres étaient des diamants. Grâce à eux, elle a fini ses études. Tel était ce pays : nous avions des diamants sous nos pieds ; mais nous mourions de faim.
- *Plus d'une fois il vous est arrivé d'entendre des déportés dire : la vraie Sibérie, nous l'avons connue une fois rentrés en Lituanie.*
- Oui. Outre le fait qu'ici je n'avais pas de travail et qu'on me reprochait d'être une déportée, la Lituanie me paraissait une province.
- *Après la Iakoutie ?*
- Là-bas, c'était le pays de la déportation, où pendant des siècles on a conduit des intellectuels. Cela a laissé des traces. Là-bas on respectait les livres, on respectait l'instruction. Récemment, un petit groupe de Lituaniens qui voyageaient au sud de la Iakoutie, a souhaité visiter le musée de l'école. Pour la visite, l'instituteur est rentré à la maison, a mis son costume et sa cravate. Près de cette école se dressait un poteau portant des panneaux indicateurs : jusqu'au pôle Nord tant de kilomètres, jusqu'à Greenwich tant et tant. L'idée d'un panneau près de notre yourte à Rumšiškės³ vient de là-bas.
Malgré cela je suis rentrée complètement sauvage, je n'avais jamais entendu de musique symphonique en salle. Des membres de l'Académie des sciences m'ont conduite à un concert du chœur de Ernesachs ;

³ La yourte de Rumšiškės est un stand d'information sur les déportations soviétiques au sein de l'Eco-musée de Rumšiškės, près de Kaunas.

moi, au bout de quelques chansons je demande : mais où est l'accordéoniste ? Après cela, ils m'ont longtemps taquinée avec cet accordéoniste. Nous nous sommes rendus dans le pays natal de Vienuolis⁴ ; et moi de songer : il y a en Lituanie un seul moine vivant, il faut vraiment aller le voir. Et malgré cela, la Lituanie me semblait une province. Peut-être avons-nous reçu de nos parents une morale, une culture plus élevées, puisque c'est l'élite qui était déportée.

- *Quand êtes-vous rentrée ?*
- En 1957.
- *Qu'est-ce qui manquait à la vie des gens qui étaient restés ici ? Qu'est-ce qu'ils ne comprenaient pas ?*
- Nous trouvions les gens bien changés. Une fois rentrés, nous avons présenté un dossier au ministère de l'Instruction publique pour avoir du travail, et je suis allée chez ma tante à Panevėžys. Elle vivait dans des conditions très difficiles. Seule, institutrice, trois enfants, encore ses parents. Elle me donnait à manger à part, avec les meilleurs morceaux, et cuisinait séparément pour ses enfants. En Sibérie, nous n'avions rien, mais nous traitions tout le monde de la même manière. Une fois ma tante a écrit une lettre à maman : Rytutė arrive avec deux garçons et je ne sais lequel régaler, lequel est à elle. Aucun des deux n'était mon soupirant. Nous étions des amis de déportation, une fois rentrés nous avions du mal à nous adapter et nous tenions à rester ensemble. L'épuisement des gens était terrible.
- *L'épuisement spirituel est particulièrement fort chez les gens aujourd'hui, jusqu'à l'indigence, et peu importe qu'il s'agisse d'un riche ou d'un intellectuel. A quoi cela est-il dû ?*
- L'intellect était anéanti. Chaque personne restait dans sa coquille et se taisait. Maintenant je comprends que c'était un peuple occupé, enfermé en lui-même, mais à l'époque nous ne savions pas mettre un nom là-dessus.
- *Que vous a pris la déportation ?*
- Elle m'a tout pris, mon père, ma patrie, la possibilité d'apprendre. Peu importe que j'aie fini mes études, que les mathématiques m'aient été étrangères. C'est ma vie tout entière qui a été brisée.
- *Que vous a donné la déportation ?*
- Elle a forgé mon caractère, m'a donné la persévérance, la capacité à me battre et le respect de moi-même.

⁴ Vienuolis est le pseudonyme de l'écrivain Antanas Žukauskas et signifie moine.

- *Comment cela le respect de vous-même ?*
- L'homme doit défendre sa personnalité, ses désirs, ses droits, je ne sais quels mots il faut employer ici. Il me semble que cela aussi est le respect de soi.
- *Pourquoi ce respect a-t-il disparu chez les gens qui sont demeurés ici ?*
- Là-bas, nous ne pouvions plus perdre grand-chose. Nous ne pouvions tomber plus bas que nous n'étions déjà. La flatterie ou l'hypocrisie n'avaient aucun sens. De toute façon, tous sans exception étaient forcés à travailler dans l'eau glacée. Mais ici, les gens voulaient tenir d'une manière ou d'une autre pour qu'on ne les déporte pas, qu'on ne leur prenne pas leur dernier bien, qu'on ne les chasse pas de leur travail. Là-bas, les Lituanais ont obtenu de haute lutte une réputation exceptionnelle, celle de ne pas être des voleurs ni des débauchés, mais de bons travailleurs.
- *Comment faire aujourd'hui avec le respect de soi ? Comment le rétablir ?*
- Il me semble que c'est pour ce respect de soi que nos « Frères de la forêt »⁵ sont morts. Ils ne pouvaient vivre dans les conditions qui leur étaient imposées. Le respect des gens ne peut être entièrement rétabli que par l'état de droit. Les gens pour le moment n'ont personne à qui s'adresser, ils n'ont aucun moyen de se défendre. Et qu'un seul homme soit accusé à cause de tout cela montre le manque de respect de soi et de compréhension du peuple tout entier.
- *Pourquoi la Fraternité s'adresse-t-elle aux enfants ?*
- Beaucoup d'écoliers viennent près de notre yourte à Rumšiškės. Nous leur avons demandé un jour lequel d'entre eux savait quelque chose sur la déportation : la moitié de la classe a levé la main. Cela nous a encouragés. Le but de notre action est de lutter contre l'oubli du génocide. Nous voulons que les gens jugent monstrueux qu'un homme puisse être anéanti simplement parce qu'il appartient à tel ou tel peuple. Peu importe lequel, lituanien, juif ou croate. C'est essentiel, puisque les enfants sont notre avenir.

Traduit du lituanien par Jean-Claude Lefebvre.

⁵ « Frères de la forêt » : nom des partisans qui luttèrent contre le pouvoir soviétique jusqu'en 1953.



Stasys Krasauskas, illustration pour « Le mur » de Marcinkevičius,
lithographie, 1968

La ligne artistique de Stasys Krasauskas

par sa fille Aistė Jurga Krasauskaitė

La vie peut tout à fait être présentée sous la symbolique de la ligne.

Quand je regarde les photos de mes parents, je remarque avec quel amour ils traitaient la vie pauvre et fatiguée que la guerre leur avait léguée. Je me retrouve alors dans ces temps anciens où leur ligne de vie ressemblait à un fil de fer barbelé.

En Lituanie, la guerre ne s'est pas arrêtée en 1945 ; jusqu'en 1991, nous vivions encore sous l'annexion soviétique. L'angoisse pesante du quotidien faisait partie de la vie de cette génération d'après-guerre qui suffoquait, enfermée dans l'Etat de la Peur. Après la mort de Staline, le « dégel » progressif apporta quelque espoir, mais la vie resta encore sévèrement encadrée par le mur aliénant du régime soviétique. On ne sait pas ce qui était le plus détestable pour la génération de mes parents, l'époque ou la résignation face aux événements ? Lassée par le mensonge, elle traquait la seule vie qui aurait été digne d'être vécue : son désir était de survivre et de s'épanouir.

Certaines vies sont comme marquées par une ligne pointillée, fragile et cassante, d'autres par des lignes fortes et solides. La ligne de vie et de création du peintre Stasys Krasauskas, mon père, ressemblait à ces dernières, pleines de vitalité, fortes et volontaires.

A 18 ans il devint champion de natation des Pays baltes, et à 20 ans, il battit le record du célèbre Tarzan (Johnny Weissmuller). En une seule compétition, il gagna huit premières places. Il fut plusieurs fois champion de Lituanie en natation (35 records de Lituanie dans différents styles de nage), et jouait dans l'équipe nationale de Lituanie de water-polo. Mais la parfaite maîtrise de son corps se révélait surtout dans ses sauts sur trampoline. Toute la station balnéaire se donnait rendez-vous pour regarder ses célèbres sauts depuis la jetée de Palanga !

Mon père voulait faire beaucoup de choses de sa vie, il voulait tout essayer. Dans sa vie, il savait accorder ce qui était, semble-t-il, opposé ou contradictoire.

Il avait une jolie voix de ténor lyrique et aimait chanter des chansons



Stasys Krasauskas
(1929-1977)

populaires, des airs d'opéras italiens et des romances russes. Il chanta même le rôle principal de Liutauras dans l'opéra *Grajina* de Jurgis Karnavičius.

De nature curieuse et artistique, il s'essaya au cinéma et joua le rôle du marin Sacha dans le film de Raimondas Vabalas, *Les pas dans la nuit*.

Puis l'art devint la plus grande passion de la vie de Krasauskas. Il étudia le graphisme à l'institut des Beaux-Arts de Vilnius, où il se distingua comme maître talentueux du dessin académique. Déjà dans son travail de fin d'études- une gravure sur bois d'après le texte de Vaižgantas, *Aux oncles et à leurs femmes-*, surgissait la flexibilité de sa ligne. Ayant évalué ses points forts, il passa de la gravure sur bois à la gravure sur zinc, matière où le tracé de son dessin pouvait davantage s'épanouir.

Je pense que son trait gracieux trouve son origine dans les dessins des vases grecs. Il affectionnait particulièrement les priorités de la culture antique : un corps sain, beau et harmonieux, et dans ce beau corps, une belle âme. Je crois que la sensation profonde de sa ligne est née en même temps que sa sensation de liberté du corps dans l'eau, car l'eau était son élément. J'étais cet enfant à qui il apprenait à être à l'aise dans l'eau. Bien avant que je sache nager, à 4 ou 5 ans, mon père nageait loin dans la mer Baltique en me portant sur son dos. Maintenant quand je nage, je ressens moi aussi ce contact du corps et de l'eau, et je comprends que sa ligne soit née notamment dans ce mouvement mêlé de tension.

Vivante, sensible, nette, musicale, autant classique qu'expressive ; en Lituanie, une telle ligne s'appelle « krasauskienne ». Une ligne éloquente. Une douce, gracieuse et harmonieuse transformation des corps. Ses diverses compositions de gravures vont de la simple fixation d'une idée en quelques mots à la plus compliquée organisation de dessin abstrait jamais réalisée sur plaque. Les thèmes du peintre étaient axés sur l'adoration de la jeunesse, de la beauté et de l'amour. Et même dans le contexte de l'art contemporain, Krasauskas affirme des vérités dont la clarté et la simplicité nous manquent.

Pour Krasauskas, interpréter la poésie est un point de départ. Ce qui nous paraît évident aujourd'hui était encore une découverte dans les années 60-70. A travers son œuvre, Krasauskas a transmis l'idée qu'une illustration de livre pouvait devenir un chef-d'œuvre en elle-même et enrichir ainsi un texte littéraire. Parmi ses meilleures illustrations, on peut noter celles des *Sonnets* de Shakespeare, du *Cantique des cantiques* de Salomon, du recueil de poésies *L'homme* d'Eduardas Mieželaitis et du poème *Le mur* de Justinas Marcinkevičius. Il projetait également d'illustrer *La divine Comédie* de Dante, mais la vie ne lui en a pas laissé le temps.

Il aimait aussi un genre plus léger qui, pour lui, n'était pas un genre mineur car il estimait beaucoup la plaisanterie et l'humour. Il illustra ainsi beaucoup de satires et de textes humoristiques. Dans les livres et les magazines, il

publiait souvent des croquis, et dans le célèbre café « Nėringa » – le lieu de rencontre de tous les artistes de Vilnius – il immortalisait avec beaucoup d'esprit ses collègues peintres, écrivains et poètes sur les serviettes en papier. Sur ces dessins, il griffonnait souvent de petits textes pleins d'esprit.

Son expression artistique n'avait pas de limite : il était non seulement illustrateur, mais aussi créateur de nouvelles originales, poétiques et graphiques, un genre de « poèmes-nouvelles » graphiques qu'il développa. Le premier cycle en fut *La naissance de la femme*. Bien qu'ayant une maîtrise parfaite de son dessin dans la rapidité, il s'abandonnait volontiers au charme du mûrissement ; ainsi Krasauskas laissa reposer très longtemps la plupart de ses travaux les plus remarquables ; le travail sur le cycle de *La naissance de la femme*, depuis la première esquisse jusqu'au résultat définitif, dura environ quinze ans. Pour le cycle de gravures *Les vivants éternels*, il reçut un prix d'Etat.

Les différentes facettes de sa personnalité sont étonnantes, tout comme la multitude de ses travaux réalisés. Ma mère fit le compte du tirage total des livres illustrés par mon père et des publications de ses graphismes sur les couvertures et dans les recueils, cela faisait plus de deux millions ! Les travaux de Krasauskas furent récompensés par une grande quantité de prix et de diplômes internationaux. Il organisa lui-même environ 30 expositions, et depuis sa mort, de 1977 à 2000, déjà huit expositions furent organisées dont deux aux États-Unis, à Chicago. J'ai constitué une collection de ses œuvres qui voyagea, depuis 2001, à Tallinn, Budapest, Vilnius, Moscou, Saint-Pétersbourg, Varsovie, Seiniai, Punkskas et Kaliningrad. Vingt-huit ans sont passés depuis la mort de mon père, et son œuvre suscite toujours autant d'admiration.

En cette année 2005, nous avons publié *Noir et blanc - Souvenirs de Stasys Krasauskas*. C'est un livre sur son œuvre de plénitude et de passion qui fut toute sa vie. Et je prépare actuellement une monographie du peintre. Comme dit avec justesse un poète, Krasauskas illustre des livres, mais c'est comme s'il avait illustré son époque. La ligne du passé rejoint celle du présent.

Traduit du lituanien par Sylvie Burin des Roziers



Chasse à l'ours en Pologne-Lituanie au XVII^e siècle

L'herbe qui endort les ours, une vieille légende lituanienne.

par Piotr Daszkiewicz et Tomasz Samojlik

L'ours brun est un animal qui fut souvent associé à la Lituanie. Qui ne connaît *Lokis* de Prosper Mérimée¹ ? Les histoires lituaniennes de femmes enlevées par des ours et d'enfants issus de ces liaisons ont circulé en Europe pendant plusieurs siècles. De plus, les ours savants de Lituanie étaient réputés sur tout notre continent. En 1555, Olaus Magnus, dernier archevêque catholique d'Uppsala publia à Rome *L'Histoire des peuples du Nord*. Dans cet ouvrage, qui pendant des siècles, constituait la base principale des connaissances sur l'Europe du Nord, on trouve les illustrations et les descriptions de « la danse des ours de Lituanie » ou encore l'histoire d'un ours amoureux d'une belle Lituanienne. Ces légendes devaient être très convaincantes pour les auteurs de cette époque car encore au dix-huitième siècle Valmont Bomare dans son *Dictionnaire raisonné* s'interrogea² : *Ce qu'il y a de plus singulier c'est que les ours (...) ne font jamais de mal aux femmes ; lorsqu'elles vont pendant l'été cueillir des fruits sauvages, ces animaux les suivent et ne leur font d'autre mal que de leur dérober quelques-uns des fruits qu'elles ont ramassés. Quelle peut être la raison physique de cette sorte de prédilection que certains animaux paroissent avoir pour les femmes ?*

L'art du dressage des ours, autrefois très développé en Lituanie, ainsi que les spectacles organisés avec la participation de ces animaux alimentaient plusieurs récits légendaires. Gustave Loisel dans son *Histoire des ménageries de l'antiquité à nos jours* écrivait³ : *Dans le petit village de Smorogon⁴ ou Smorgony, par exemple, là même où Napoléon abandonna les restes de la Grande Armée, en 1813, il y eut un de ces élevages d'ours dont le souvenir est encore aujourd'hui très vivace dans la famille des Radziwill qui posséda ce village dès la fin du XVII^e siècle ; on l'appelait l' « Académie des Ours » non par ironie, mais parce que c'était l'habitude, à cette époque, de décorer du nom d'Académie les ménageries foraines. On venait y acheter des ours dressés dans ces*

¹ Cf. l'article suivant : Jean-Claude Lefebvre, *Regards sur la Lituanie - Lokis de Mérimée*. p.23 et suivantes.

² Valmont de Bomare. 1775. *Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle; contenant l'histoire des animaux, des végétaux et des minéraux, et celle des corps célestes, des météores, & des autres principaux phénomènes de la nature; avec l'histoire et la description des drogues simples tirées des trois règnes ... plus, une table concordante des noms latins ...* Par M. Valmont de Bomare. Paris, Chez Brunet.

³ Loisel Gustave. 1912, *Histoire des ménageries de l'antiquité à nos jours*. Paris, O. Doin et fils.

⁴ Tous les noms propres sont présentés dans l'orthographe des originaux français.

sortes d'écoles et on les conduisait, de bourgade en bourgade, pour leur donner, sur les places publiques, des représentations plus ou moins burlesques. Deux hommes accompagnaient généralement chaque bête ; l'un qui jouait du tambour ou du violon, l'autre qui se déguisait en chèvre savante, au moyen d'un grand sac pourvu d'un masque, d'une paire de cornes et d'une barbiche. Au son de la musique, l'ours et la chèvre se dressaient, se plaçaient en face l'un de l'autre et se mettaient à mimer des saynètes amusantes, telles que : « Le petit garçon des pois », « La femme à sa toilette », etc. (...) Au cours de ces grandes chasses, on trouvait parfois l'occasion de capturer des ours, que l'on plaçait dans des cages en bois ou dans des enceintes spéciales entourées d'une palissade et d'un fossé profond : les jeunes étaient généralement conservés pour le dressage ; les bêtes adultes, plus fortes et plus belliqueuses, et par là même beaucoup plus appréciées par les seigneurs, étaient gardées pour les donner en spectacle contre des dogues danois ou anglais, lors de quelque grande fête. En 1592, par exemple, le prince Christophe-Nicolas Radziwill envoie des ours sauvages pour les noces du roi Sigismond III. En 1613, le fils de ce Radziwill, Janusz, à la veille de se marier, veut, lui aussi, des ours pour ses noces. Il écrit à son frère, à Vilna, pour lui recommander avant tout ces animaux. S'il n'en trouve pas sur place, lui dit-il, qu'il en fasse venir des élevages de Stuck, de Kojdonov, ou de Romanov, qu'il choisisse des ours assez bien dressés pour pouvoir dénouer les rubans des pantalons de ses beaux frères.

Il est certain qu'en Lituanie on connaissait les ours beaucoup mieux que dans le reste de l'Europe. Ajoutons que la « connaissance scientifique » de cette espèce fut longtemps basée sur les informations en provenance de Lituanie. Jean-Emmanuel Gilibert vérifia pendant son séjour à Grodno de nombreuses informations qui circulaient au sujet des ours en France. Il était l'un des premiers naturalistes qui pouvait appuyer ses connaissances sur une observation directe et sur ses propres expériences de l'élevage des oursons⁵ : *Nous avons reconnu en Lithuanie deux variétés d'ours, le noir et le brun, nous les avons tenus plusieurs années en domesticité. Les veneurs des économies royales nous apportèrent deux oursons nouveaux-nés, en février de l'année 1777. Nous les élevâmes, dans notre cabinet, avec du lait et avec de la mie du pain, ils furent en peu de jours si privés, qu'aussi tôt que nous étions assis auprès de notre bureau, ils quittoient leur panier, venoient à nous, se dressoient sur leurs pieds de derrière, et appuyant une de leurs pattes de devant, ils restoient dans cette attitude des heures entières, occupés à sucer les mamelons de leurs pattes.*

⁵ Jean-Emmanuel Gilibert, 1805. *Sur l'ours de Lituanie* dans : Abrégé du Systême de la nature, de Linné, histoire des mammaires ou des quadrupèdes et cétacés. Contenant, 1. traduction libre du texte de Linné et de Gmelin; 2. extrait des observations de Buffon, Brisson, Pallas, et autres célèbres zoologistes; 3. anatomie comparée des principales espèces: le tout relatif aux quadrupèdes et aux cétacés les plus curieux et les plus utiles. Par m. J. E. Gilibert. Lyon.

Gilbert confirma certaines des informations, comme celles de la faiblesse des ours pour le miel et leur capacité à nager : *Dans toutes les forêts de Lithuanie on trouve dans les troncs excavés des vieux arbres, des essaims de mouches à miel, les ours sont très friands de ce miel, qui est blanc comme celui de Narbonne, aussi détruisent-ils tous les gâteaux qui sont à la portée de leurs pattes. Nos oursons préféreroient le miel à toute autre nourriture, même du lait. (...) L'ours nage avec facilité ; chez un staroste qui en nourrissoit plusieurs, nous fûmes témoins d'un exercice nouveau ; il forçoit ses ours d'entrer dans un étang ; on avoit jeté sur l'eau des planches étroites, de grosses branches de saule ; ces ours, en nageant, badinoient entre'eux. On lança à l'eau deux gros chiens étrangers ; alors nos ours prirent à deux pattes les planches, les branches, et frappèrent si vivement les pauvres chiens, qu'ils furent obligés de plonger, aussi gagnèrent-ils promptement le rivage.*

Il expliqua aussi plusieurs erreurs dans les écrits naturalistes de l'époque comme celle sur l'existence des ours blancs en Lituanie : *En voyageant en Lithuanie, j'ai vu constamment devant les lits des riches propriétaires, des peaux d'ours blancs, mais on les fait venir du nord ; je n'ai connu aucun veneur qui ait vu dans leurs forêts les ours blancs.*

Gilbert nous donna aussi des informations précises sur les chasses lituaniennes aux ourses et sur l'usage de peau et de la viande de ces animaux : *Lorsqu'on veut avoir le plaisir de la grande chasse, après avoir reconnu la retraite de l'ours ou des élans, on enveloppe cette portion de la forêt avec des filets, tendus perpendiculairement avec des perches, et assujettis aux arbres voisins. On place à la distance de quinze à vingt pieds, des paysans armés de piques, les veneurs à cheval entrent de grand matin dans l'enceinte formée par les filets, alors ils lâchent sept à huit grands chiens danois qui vont droit au gîte des ours ou des élans, le font lever, les poursuivent ; ces animaux croyant la forêt libre, piquent en droiture, et vont tomber dans les filets, qui, les embarrassant, donnent le temps aux paysans qui sont derrière, de les percer avec leurs piques. Mais il est rare que ces grandes chasses n'entraînent quelques accidents, quelquefois l'ours à la vue des filets, rebrousse chemin, se redresse, et attaque avec fureur hommes, chiens et chevaux : dans cet état de rage, chaque coup de patte coûte la vie à un chien. Nous possédons encore la peau d'un ours mâle que nous disséquâmes en 1778, elle est parfaitement bien conservée, quoique absolument négligée pendant plusieurs années ; les insectes, qui ont peu à peu détruit toutes nos autres pelisses, ont respecté celle-ci (...). Les peaux des jeunes ours servent de fourrure aux cochers et aux valets, celles des grands se placent sur les matelas, l'hiver, et devant les lits. On mange volontiers les pattes d'ours apprêtées sur le gril, et saupoudrées de poivre, de sel, de fines herbes et de pain râpé.*

Ajoutons que les descriptions de chasses et de captures des ours pouvaient aussi facilement être attribuées à « l'anthropomorphisation » de cet animal car les faiblesses qui perdaient les ours étaient souvent très humaines : *Il y a*

une manière bien moins dangereuse de prendre ces animaux, celle qui se pratique en Suède, en Norvège, en Pologne etc. ; c'est de les enivrer en jetant de l'eau-de-vie sur le miel qu'ils aiment beaucoup et qu'ils cherchent dans les troncs d'arbres. (Valmont Bomare, 1755).

Jean-Emmanuel Gilibert, premier grand naturaliste qui étudiait la faune et la flore lituanienne, confirma également les informations sur la longue tradition de dressage et des spectacles des ours dans ce pays : *Les Lithuaniens ont été de tout temps renommés pour l'éducation des ours ; comme ces animaux pris jeunes, deviennent doux et même caressans, ils leur apprennent à danser au son de la musette, etc. J'en ai vu d'assez bien dressés pour se tenir derrière leur maître debout, lorsqu'il étoit à table, et qui au moindre commandement lui donnoient une assiette. Un seigneur de Lithuanie introduisit le grand général de Pologne Braniski dans son salon entre une haie de dix ours droits, et lui présentant les armes. Quelque brave que fût le général, il s'arrêta un moment avant de traverser cette redoutable garde.*

Parmi les anciennes relations sur les ours de Lituanie, celle du Père Philippe Avril mérite sans doute être présentée. Tout d'abord datée du dix-septième siècle, elle est l'une des plus anciennes descriptions des ours de Lituanie. L'auteur, jésuite et savant français⁶ envoyé en mission (1684) devait se rendre en Chine. Arrêté et expulsé par le tsar il ne parvint jamais à atteindre le Pays du Milieu. Le Père Avril se trouva ainsi en Lituanie. Grâce à l'hospitalité des seigneurs lituaniens et polonais⁷ il pouvait voyager dans tout l'État polono-lituanien. Avril publia une relation de son voyage. C'est une source précieuse pour l'histoire politique de cet Etat. Mais l'auteur était aussi un savant et s'intéressait aux sciences naturelles. Nous lui devons cette intéressante description de « l'herbe qui fait dormir les ours ». Il faut bien souligner que Avril se méfiait de la véracité de cette vieille légende lituanienne. Mais à l'époque les mécanismes physiologiques d'hibernation étaient bien évidemment inconnus. D'autre part, il remarqua qu'on connaissait de nombreuses plantes avec une forte action narcotique. L'ours qui se cachait dans sa tanière et dormait pendant plusieurs mois faisait l'étonnement de tout le monde. Il est tout à fait compréhensible qu'autant dans le savoir populaire que dans les discours savants on cherchait à expliquer ce phénomène. La liaison entre une plante somnifère et le sommeil hivernal des ours n'était donc pas si absurde qu'on peut le penser aujourd'hui. Cette hypothèse, par ailleurs, était encore discutée au début du dix-neuvième siècle. Et enfin grâce à la relation du Père Avril nous pouvons connaître une

⁶ Il professait en 1648 la philosophie et la mathématique au collège Louis Le Grand.

⁷ Surtout grâce au prince Jabłonowski de Varsovie à qui Avril dédia son livre.

ancienne légende lituanienne qui sans lui serait probablement tombée dans l'oubli⁸ :

Mais ce que me parut plus surprenant, que je ne puis m'empêcher de rapporter ici, fut la manière dont on me protesta que ces animaux passent ordinairement tout l'hiver. On prétend qu'au commencement de cette rude saison, avant



« De la danse des ours de Lituanie » d'Olaus Magnus

que la terre soit couverte de neige, ils vont brouter une espèce d'herbe qui les endort d'un sommeil si profond, qu'elles les rend tout à fait insensibles durant plusieurs mois de l'année ; on m'ajouta qu'on avoit reconnu la vertu de cette herbe à peu près de la même manière qu'on avoit remarqué celle du café, qui a un effet tout contraire.

Un païsan de Lithuanie, étant allé, avant le commencement de l'hiver visiter ses abeilles, vit venir de dessus l'arbre où il étoit monté, une grande Ourse suivie de trois ou quatre petits Ours, il crut d'abord, qu'elle ne les avoit conduits dans cette endroit, que pour partager avec eux le miel qu'elle eseroit tirer du creux de l'arbre, ou il étoit posté. Dans cette appréhension que lui donnoit plus d'inquiétude pour sa vie que pour son essaim, il étudiait avec soin toutes les démarches de l'Ourse, sans la perde un seul moment de veüe, il se rassura pourtant un peu, quand il la vit appliquée au dessous de lui, à arracher une espèce d'herbe quelle présenta plusieurs fois à ses petits, après en avoir mangé elle-même. Mais sa crainte cessa entièrement après avoir vu ce petit troupeau se retirer, & s'enfoncer dans les bois par le même chemin qu'il étoit venu. Il descend un moment après de dessus l'arbre où il étoit, & curieux de sçavoir quelle herbe l'avoit pû attirer en ce lieu, l'animal qui l'avoit si fort intimidé, il en prit quelques feuilles qu'il mâcha en se retirant. Mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il se sentit pressé d'un si violent sommeil, qu'il fut obligé, ne pouvant plus se soutenir, de se jeter sur un morceau de foin pour dormir.

Cependant sa famille alarmé de son absence, dont elle ne pouvoit devenir la cause, se met en devoir de le chercher. Quelques jours après on le trouva dans

⁸ Philippe Avril, *Voyage en divers Etats d'Europe et d'Asie, entrepris pour découvrir un nouveau chemin à la Chine. Contenant plusieurs remarques curieuses de physique, de géographie, d'hydrographie & d'histoire. Avec une description de la grande Tartarie, & des differens peuples qui l'habitent.* Paris, C. Barbin.

l'endroit où l'on ne croyoit pas qu'il dû être, mais si profondément endormi, que tous les cris, toutes les secousses, & toutes les agitations dont on le tourmenta fort longtemps, furent à peine capables de l'éveiller. On en vint pourtant à bout à force de le faire souffrir, & a fut pour lors qu'on apprit de lui la cause de ce sommeil opiniâtre, dont il avoit été saisi, & qu'il reconnut lui-même du simple qu'il avoit découvert.

Quoiqu'il en soit de cette Histoire qu'on est en droit de croire ou de rejeter, il n'est pas hors de vraisemblance qu'il se peut trouver des simples encore plus forts que n'est l'Opium, dont la vertu est assez connue de tout le monde & si Dieu a donné à tous les animaux les espèces de tout ce qui leur est nécessaire, pour l'entretien & pour la conservation de leur être, pourquoi n'auroit-il pas communiqué aux Ours, qui n'est pas moins l'ouvrage de ses mains que le Cerf ou le Lion, la connoissance d'une herbe qui puisse suppléer à la proie que le froid & les neiges lui enlèvent durant l'hiver.



Regards sur la Lituanie : *Lokis* de Mérimée

par Jean-Claude Lefebvre

Récit fantastique moins connu que *La Vénus d'Ille* mais tout aussi frappant, *Lokis* est la dernière oeuvre de Prosper Mérimée, publiée le 15 septembre 1869, un an avant sa mort. Elle présente la caractéristique, à peu près unique dans la littérature française, de prendre pour cadre la Lituanie. Trois raisons me semblent pouvoir expliquer ce choix si particulier : l'intérêt de l'auteur

pour les langues, une « couleur locale » puissamment originale, enfin la présence dans le folklore lituanien d'un thème troublant, celui du fils de l'ours, très propice à la création d'une atmosphère fantastique.

Plusieurs écrivains français du dix-neuvième siècle ont été des traducteurs, entre autres Baudelaire, Nerval et Mallarmé. Mais les langues qu'ils affrontaient étaient généralement l'anglais ou l'allemand. Nettement plus original à son époque, Mérimée choisit, lui, le russe – qu'il apprend à près de cinquante ans ! – et traduit divers récits de Pouchkine (*La Dame de Pique* et *Les Bohémiens* entre autres) et de Tourgueniev (*Apparitions*, *Etrange Histoire* etc.) Mais surtout, il est certainement, au moins dans la littérature française, l'auteur qui manifeste à travers son oeuvre même le plus de curiosité pour les langues, leur grammaire, leur lexique, leur évolution, leurs relations. Le chapitre IV de *Carmen* en est un exemple frappant : situé après le dénouement de la nouvelle, c'est une petite dissertation où Mérimée donne sur le tzigane des indications détaillées, rappelant les liens mis en évidence entre ses racines et formes grammaticales et celles des idiomes dérivés du sanscrit. Il s'intéresse également aux influences exercées sur le tzigane par les langues de divers pays où ont séjourné les Bohémiens, citant plusieurs mots empruntés au grec, ou précisant que « les verbes, dans le romani espagnol, se conjuguent tous sur le modèle des verbes castillans de la première conjugaison. »



« L'ours amoureux d'une belle Lituanienne »
d'Olaus Magnus

Mérimée manifeste, plus de vingt ans après, la même curiosité à l'égard du lituanien, comme on peut le voir dans sa correspondance. Ainsi, il écrit à Tourgueniev le 9 octobre 1868 : « En ruminant cette belle histoire (*Lokis*), j'avais entre les mains une grammaire¹ lithuanienne². Je suis devenu très fort en jmode³, zomaitis. » A cet égard, le professeur Wittembach, le narrateur, peut faire penser à l'auteur lui-même : on le voit ainsi s'absorber dans un travail consistant « à repasser les verbes irréguliers lithuaniens. » La cause de cet intérêt semble être l'attrance de Mérimée pour les langues « exotiques », peu connues ou parlées par des groupes humains assez restreints : le corse dans *Colomba*, le basque et le tsigane dans *Carmen*, le lituanien, mais aussi le charrua⁴, langue d'une tribu d'Uruguay, dans *Lokis*. Attrance qui pourrait expliquer son inquiétude à l'idée de leur possible extinction. Ainsi le professeur déplore-t-il « qu'une langue disparaisse sans laisser de traces », donnant comme exemples le vieux prussien, langue balte éteinte au dix-huitième siècle, et le cornique, une langue du groupe celtique. Or, la situation du lituanien à l'époque de Mérimée est assez critique : il est parlé seulement par les paysans, ne bénéficie d'aucun enseignement, d'aucune presse, ce qui risque d'amener à terme à sa disparition⁵. Mérimée écrit à Tourguéniev le 11 septembre 1869 : « J'ai vu des Lithuaniens, pas un seul ne sait un mot de jmode. » Dans la nouvelle, le comte Szémioth précise quant à lui que « parmi les gens qui ne savent d'autre langue que le jmode, il n'y en a pas un seul qui sache lire. » C'est d'ailleurs ce qui explique le projet du professeur d'imprimer des textes dans cette langue pour permettre l'alphabétisation des paysans.

« L'exotisme » du lituanien aux yeux de Mérimée vient aussi de son extrême archaïsme⁶, caractéristique qui a immédiatement frappé les linguistes du dix-neuvième siècle au moment où se constituait la grammaire comparée des langues indo-européennes, et continue encore aujourd'hui de fasciner tous ceux qui s'intéressent à cette langue. Cet archaïsme est affirmé plusieurs fois dans la nouvelle par les précisions relatives à la ressemblance du lituanien avec le sanscrit : dès la deuxième page, le professeur précise que le dialecte samogitien (le jmode) « se rapproche du sanscrit encore plus peut-être que

¹ Il s'agit de l'ouvrage d'August Schleicher, *Handbuch der litauischen Sprache (Manuel de la langue lituanienne)*, publié en 1856-57.

² Mérimée emploie la graphie fautive en usage à son époque.

³ Mot d'origine polonaise désignant le dialecte *żemajčių* parlé par les habitants de Samogitie, une des régions de Lituanie.

⁴ Le professeur évoque à ce propos un système verbal particulièrement complexe « à cause des innombrables formes que prend le verbe, selon son régime direct ou indirect, et même selon les rapports sociaux existant entre les personnes qui le parlent. »

⁵ Cf. l'article d'Algirdas Sabaliauskas : *La langue lituanienne vue par les linguistes français*, dans *Cahiers lituaniens* n°2, p.21-22.

⁶ Cf. l'article de Guido Michelini : *Le lituanien, la plus archaïque des langues indo-européennes modernes*, dans *Cahiers lituaniens* n°2, p. 28-36.

le haut lithuanien. » Plus loin, quand il révisé les verbes irréguliers, il recherche « dans le sanscrit les causes de leurs différentes irrégularités ». A l'extrême fin du récit, il relie les formes que prend le nom de l'ours en sanscrit et en lituanien. Cette idée, qui vient de *La Science du langage* de Max Müller, parue en traduction française en 1867, apparaît aussi dans une lettre de Mérimée, datée de septembre 1868 : « La scène se passe en Lithuanie... On y parle le sanscrit presque pur. »

Ces considérations linguistiques peuvent sembler bien nombreuses, et tout à fait étrangères au domaine romanesque. Mais il faut d'abord noter que, contrairement à ce qui se passe dans *Carmen*, où elles constituent une sorte de dissertation située après le récit, elles sont dans *Lokis* intégrées à la narration : ainsi, les précisions que le professeur Wittembach donne sur divers idiomes s'expliquent aisément par la passion, voire la monomanie, de ce distingué linguiste. Ensuite et surtout, les références à la langue ne doivent pas être dissociées de l'ensemble des éléments permettant de créer la fameuse « couleur locale », caractéristique d'un romantisme auquel *Lokis* peut encore se rattacher, malgré la date tardive de sa publication. L'expression apparaît dans la lettre à Tourgueniev déjà citée (« J'ai mis la scène en Lithuanie. La couleur locale abonde ! »), mais aussi dans le récit lui-même : « Voici, me dit le comte en allemand, un échantillon de *couleur locale* ; une sorcière qui charme un serpent, au pied d'un *kapas*⁷, en présence d'un savant professeur et d'un ignorant gentilhomme lithuanien. » Même si le ton est discrètement ironique, Mérimée ne répugnant pas à l'autodérision⁸, le fait est que dans *Lokis* il fournit sur la nature et les croyances lituaniennes un ensemble de précisions visant à dépayser le lecteur. Ainsi se dessinent les contours d'une région mystérieuse, encore très marquée par un lointain passé, et dégageant un charme étrange et inquiétant.

Particulièrement révélateur à cet égard est le chapitre III, où le narrateur, guidé par le comte, s'enfonce dans la forêt pour aller visiter le *kapas*. Mérimée, s'inspirant ici du long poème épique *Pan Tadeusz* (*Messire Thaddée*) de Mickiewicz, décrit une sorte de jungle où les repères s'évanouissent, et où l'homme apparaît comme un intrus qui se heurte à l'hostilité et la « perfidie » de la nature : le sentier très étroit que suivent les deux voyageurs disparaît bientôt, et ils se trouvent face à « des arbres énormes, morts de vieillesse et renversés », qui leur opposent « comme un rempart couronné

⁷ Un tumulus (« kourgâne » en russe) : la colline des croix (*kryzių kalnas*), près de Šiauliai, est en fait un ancien tumulus païen.

⁸ Ainsi, la bévue du professeur Wittembach, donnant comme authentiquement lituanienne une ballade de Mickiewicz (*Les trois fils de Boudrys*) ne fait que reproduire la propre erreur de Mérimée, croyant qu'elle était de Pouchkine parce que celui-ci l'avait traduite en russe. Juste retour des choses, puisque Mérimée, spécialiste des supercheries littéraires dans sa jeunesse, avait réussi à faire croire que les poèmes de *La Guzla* étaient de simples traductions d'originaux illyriens...

par une ligne de chevaux de frise impossible à franchir » ; plus loin, ils aperçoivent « des clairières dont l'herbe brille comme des émeraudes ; mais malheur à qui s'y aventurerait, car cette riche et trompeuse végétation cache d'ordinaire des gouffres de boue où cheval et cavalier disparaîtraient à jamais... » Forêt presque impénétrable donc, largement inexplorée, forêt effrayante des contes immémoriaux : « Oui, selon nos traditions nationales », précise le comte, « personne n'en a sondé les profondeurs, personne n'a pu atteindre le centre de ces bois et de ces marécages⁹. » Et il évoque alors la légende du *matecznik*, « l'empire des bêtes » qui s'étend au cœur inaccessible de ces forêts : là, les lions, les ours, les élans, les urus¹⁰ vivent ensemble en paix, dans une sorte de république échappant aux corruptions de la civilisation humaine, un paradis terrestre réservé aux animaux.

Au pied du tumulus apparaît soudain une sorcière, personnage caractéristique des contes traditionnels, qui permet aussi à Mérimée d'évoquer le paganisme lituanien. Dans le panier de champignons vénéneux que porte la vieille femme, se dissimule en effet un serpent que « cette Circé lithuanienne » charme au moyen d'une sorte d'incantation. On songe bien sûr, même si le reptile de *Lokis* paraît plus agressif, au culte habituellement rendu aux couleuvres dans la Lituanie ancienne¹¹. De plus, la sorcière invoque *Pirkuns*, c'est-à-dire Perkūnas, « nom samogitien de la divinité que les Russes appellent *Péroune*, le Jupiter tonnant des Slaves. » Façon pour l'auteur de souligner que les Lituanien ont été le dernier peuple païen d'Europe, christianisé seulement à partir de la fin du quatorzième siècle, et que des traces de ces croyances anciennes pouvaient encore exister au dix-neuvième siècle, dans cette Samogitie qui a résisté au christianisme encore plus longtemps que les autres régions du pays. L'évocation du *kapas* rappelle aussi la période du paganisme : il est précisé en effet « qu'autrefois les poètes et les sorciers s'y réunissaient en certaines occasions solennelles. » Surtout, la présence « d'une quantité notable de cendres mêlées de charbons attestait qu'on avait entretenu du feu au sommet du tumulus pendant un temps considérable ». Or, le culte du feu était couramment pratiqué en Lituanie avant l'introduction du christianisme¹². Il existait même, comme à

⁹ Cf. dans Cahiers lituaniens n°5 l'étude de Jean-Emmanuel Gilibert « Sur les forêts de Lituanie » (1784) : « L'homme n'a point imprimé ses pas dans la profondeur de ces vastes retraites abandonnées à la nature, plusieurs d'entre elles n'ont jamais été parcourues dans toute l'étendue de leur diamètre. » (p.23)

¹⁰ La question posée au comte à propos de l'urus : « Ce noble animal que César a décrit dans ses *Commentaires*, et que les rois mérovingiens chassaient dans la forêt de Compiègne, existe-t-il réellement encore en Lituanie, ainsi que je l'ai ouï dire ? » confirme le désir d'insister sur le caractère archaïque de la faune elle-même.

¹¹ « D'après des témoignages très sûrs (ceux de Praetorius et de Bretkunas), chaque Lituanien gardait, à l'époque du paganisme, une couleuvre dans sa maison. On s'adressait à des sorciers spéciaux qui introduisaient la couleuvre dans la demeure, où un lit lui était réservé dans un coin ; les habitants la soignaient et nourrissaient avec un amour et un respect religieux, car la couleuvre était considérée comme la protectrice de la maison. » *Mythologie lituanienne*, in *Mythologie générale* Larousse 1935.

¹² « En 1370, le patriarche Philothée appelle les Lituanien « adorateurs impies du feu ». (ibid.)

Rome, des vestales, *vaidilutės*¹³, chargées de l'entretien du feu sacré. La plus célèbre d'entre elles fut Birutė, qui, au milieu du quatorzième siècle, fut enlevée de force et épousée par Kęstutis. Enfin, le professeur signale que, selon les traditions vulgaires, des sacrifices humains se seraient déroulés jadis au sommet de ces tumulus ; bien qu'il exprime son scepticisme sur la réalité de « ces rites abominables »¹⁴, leur simple évocation suffit à renforcer l'impression générale de sauvagerie et d'archaïsme créée par le lieu.

On comprend que Mérimée ait pris pour cadre d'un récit fantastique cette Samogitie qu'il décrit comme se dégageant à peine des brumes de la légende. Et c'est le riche folklore lituanien lui-même qui lui fournit le thème central de sa nouvelle¹⁵. On peut le voir par le résumé précis, et non dénué d'humour, que l'auteur donne de *Lokis* dans une lettre du 2 septembre 1868 adressée à une vieille amie, Jenny Dacquin : « Une grande dame du pays, étant à la chasse, a eu le malheur d'être prise et emportée par un ours dépourvu de sensibilité, de quoi elle est restée folle ; ce qui ne l'a pas empêchée de donner le jour à un garçon bien constitué qui grandit et devient charmant ; seulement, il a des humeurs noires et des bizarreries inexplicables. On le marie, et, la première nuit de ses noces, il mange sa femme toute crue¹⁶. Vous qui connaissez les ficelles, puisque je vous les dévoile, vous devinez tout de suite le pourquoi. C'est que ce monsieur est le fils illégitime de cet ours mal élevé. » Mais bien entendu, le récit lui-même n'affirme rien, Mérimée se bornant à multiplier les indices troublants. Ainsi, la naissance du comte Szémioth a lieu neuf mois après l'enlèvement par l'ours (il est vrai qu'il subsiste une ambiguïté, puisque le mariage a eu lieu deux ou trois jours plus tôt) ; à peine sa mère voit-elle l'enfant qu'elle s'écrie avec rage : « Tuez-le ! Tuez la bête ! » Scène similaire à la fin de la nouvelle, le jour des noces du comte et de Mlle Ioulka : la folle, le voyant porter dans ses bras sa femme, crie d'une voix aiguë, « les traits contractés par la terreur » : « A l'ours ! Des fusils !... Il emporte une femme ! Tuez-le ! Feu ! Feu ! ». La physionomie du comte, certaines bizarreries dans son comportement et son langage mettent également mal à l'aise. Ainsi, le professeur signale que « ses traits étaient d'une grande régularité ; seulement ses yeux étaient trop rapprochés. » Ce regard étrange lui rappelle celui de l'homme qu'il a vu la veille juché sur un arbre voisin de sa fenêtre ; et en effet le comte, un peu gêné, s'excuse bientôt d'avoir fait la nuit d'avant « le franc polisson ». Quand devant

¹³ Mérimée, généralement très bien informé sur la Lituanie, commet apparemment une erreur, puisqu'il traduit « waidelote » par « un grand savant, un sage ».

¹⁴ Cf. à ce sujet l'observation de P. Klimas dans la *Vieille Lituanie* (Wilna, 1921), insistant sur le caractère paisible du paganisme lituanien (*Mythologie lituanienne*, op. cit.)

¹⁵ « Les histoires lituanienes de femmes enlevées par des ours et d'enfants issus de ces liaisons ont circulé en Europe pendant plusieurs siècles », écrivent P. Daszkiewicz et T. Samojlik (cf. l'article précédent sur les ours de Lituanie, p. 17 et suivantes).

¹⁶ Lokis se termine par une nuit de noces tragique, tout comme *La Vénus d'Ille*, ressemblance troublante à trente ans d'intervalle : dans la première nouvelle, l'épouse est égorgée par son mari, dans la seconde, c'est l'époux qui meurt étouffé par la statue, à en croire du moins les propos, jugés délirants, de sa femme...

une dizaine de convives, le professeur explique que durant son séjour en Uruguay il a dû un jour, manquant de vivres et d'eau, saigner son cheval et boire son sang, comme les gauchos, le comte lui demande « où il faut saigner les chevaux pour boire leur sang ». Question d'autant plus frappante qu'elle n'est pas posée immédiatement, mais vient interrompre un développement du savant linguiste sur le verbe *charrua*. Plus inquiétante encore est la scène où, à l'effroi du savant qui loge dans la même pièce, le comte prononce dans son sommeil quelques mots à peine articulés : « Bien fraîche !... bien blanche !... Le professeur ne sait ce qu'il dit... Le cheval ne vaut rien... Quel morceau friand !... » Ajoutons la terreur qu'il provoque chez les chevaux et les chiens, les paroles de la sorcière, affirmant qu'il sera le roi des animaux du *matecznik*, car il est « grand et fort », et a « griffes et dents », ou la remarque du docteur devant le cadavre de la jeune femme : « Ce n'est pas une lame d'acier qui a fait cette plaie... C'est une morsure !... » Quant au comte il a bien sûr disparu, et définitivement. Enfin, le linguiste cite deux fois, au début puis à la fin du récit, un proverbe lituanien trouvé dans l'ouvrage d'A. Schleicher : « *Miszka su Loku, / Abu du tokiu* », qu'il traduit ainsi : « Les deux font la paire ; mot à mot, Michel avec Lokis / Tous les deux les mêmes ». L'ours – *lokys* en lituanien – et le comte Michel ne feraient donc qu'un (même si le professeur tient à préciser que « Michel / *Meška* » est aussi le nom familier de l'ours en lituanien).

Mérimée craignait que son récit ne fasse scandale et hésita quelque temps avant de livrer le manuscrit à Buloz, l'éditeur de *La Revue des Deux Mondes* où parut d'abord *Lokis*. Il écrit à Gobineau le 29 novembre 1868 que « le sujet est diablement scabreux », mais à la parution constate, soulagé, que « personne n'y a rien vu d'immoral ». Même la censure apparemment, ce qui peut paraître étonnant quand on se rappelle les ennuis de Flaubert et de Baudelaire en 1857. Il est vrai que le Second Empire était plus libéral dans ses dernières années. Ou peut-être les censeurs n'ont-ils rien compris... Notons aussi que le récit suggère une autre interprétation, plus rationnelle et moins « scabreuse », en ce qu'elle n'implique pas une filiation monstrueuse du héros. Cette piste est ouverte par le comte lui-même quand il interroge le professeur sur « la *dualité* ou la *duplicité* de notre nature ». Selon lui, dans l'esprit d'un homme sage et sensé peuvent surgir brusquement des pensées atroces, comme celle de mettre une balle dans la tête de son meilleur ami, que la raison peut très bien se révéler impuissante à endiguer : annonce du dénouement, où la part « bestiale » du héros l'emporte sur sa part humaine. Fils d'un ours et d'une femme ? Ou « bête humaine » à l'hérédité chargée, puisque sa mère est folle et a, de plus, rejeté le malheureux dès sa naissance ? C'est l'impossibilité même de trancher qui fait l'intérêt du récit fantastique.

Lokis est donc une œuvre originale, nissant harmonieusement les réflexions linguistiques, l'évocation précise et variée d'un pays peu connu, et l'exploitation littérairement efficace d'un vieux thème folklorique.

Oscar Vladislas de Lubicz Milosz : poète français, diplomate lituanien

par Janine Kohler

Milosz naît le 28 mai 1877, à Czéréïa, domaine familial situé dans le « gouvernement de Mohyleff, district de Senno », en Biélorussie depuis 1772. Ce territoire appartenait autrefois au Grand-duché de Lituanie. Milosz est de nationalité russe.

Il passe son enfance dans le magnifique domaine des ancêtres, transfiguré plus tard par la magie de sa poésie : un manoir du dix-huitième siècle, perdu « au fond du vieux pays lituanien », un jardin « de solitude et d'eau », une serre « incrustée d'arc-en-ciel ». Au centre de cette géographie poétique, « la chambre bleue » de l'enfant qui, de son « lit qui sent les fleurs », écoute « le sourd murmure nocturne de l'allée ». Mais tout cela, c'était il y a très, très longtemps, « dans un passé malade de charme ».

En 1919, Milosz, devenu représentant de son pays, évoque avec le même lyrisme le pays de l'enfance : « Venez, je vous conduirai en esprit vers une contrée étrange, vaporeuse, voilée, murmurante... C'est Lietuva, la Lituanie, la terre de Gėdymin et de Jagellon ». Conférence ou poème ? Les diplomates de l'Entre-deux-guerres avaient vite noté ces rapports de la Délégation lituanienne, rédigés dans un français remarquable !

Quelle fut donc la langue maternelle de Milosz ? Le polonais parlé par les parents et par le précepteur ? Le russe, langue du pays ? Le français enseigné par la gouvernante alsacienne, Marie Wild ? Le yiddish, probablement parlé mais non transmis par la mère juive, Marie Rosenthal ? Le lituanien ?



Portrait de Milosz
par Aron Bilis (Paris, 1930)

Certainement pas, car langue du peuple, il est suspect aux yeux des autorités russes. Milosz hérite d'une pluralité de langues et de patries, d'une identité tremblée. Dans un premier temps, le père va choisir pour lui et l'enfant arrive à 12 ans, à Paris, au lycée Janson-de-Sailly où il fera toutes ses études secondaires.

Le thème de l'enfance domine l'œuvre de Milosz, or un silence étonnant plane sur les adultes, en particulier sur les parents, rarement évoqués. Qui sont-ils ? Écoutons Milosz présenter sa famille à Jonas Grinius, premier Lituanien à écrire une thèse sur son œuvre, en 1930 : « C'est mon arrière-grand-père Joseph Lubicz-Bozawola Milosz, né à Labunova-Serbinaï, président du tribunal de Mohyleff et porte-glaive de Kovno qui est le fondateur de la branche blanc-russienne de la famille. Mon grand-père Arthur Milosz, officier à dix-neuf ans dans un régiment de Uhlans de l'armée polono-lituanienne, a fait toute la campagne de 1831 contre la Russie. Il a épousé une cantatrice italienne d'une grande beauté, Natalia Tassistro, fille d'un chef d'orchestre de la Scala de Milan. Mon père Vladislas Milosz a hérité de ses parents le goût des arts et de l'aventure. Officier des Uhlans russes de la Garde, il a renoncé de bonne heure à la carrière pour s'adonner passionnément à l'étude de la chimie, de la mécanique et de l'aéronautique. Il s'est épris vers l'âge de quarante ans d'une jeune fille juive très belle mais pauvre ». Milosz ajoute que son père, violent et malade, venait se faire soigner à Paris par le docteur Charcot.

« Ma jeunesse tourmentée »

À Janson-de-Sailly, l'élève Milosz, ne supportant pas l'internat, fut confié à Edouard Petit, professeur puis inspecteur. Plus tard, Milosz dit sa reconnaissance à cet homme qui exerça « une influence très salutaire » sur son caractère et son esprit. Son appartement était un lieu d'ouverture et de tolérance où se rencontraient tous les laïques fervents de ces années 1890. Milosz s'inscrit d'ailleurs aux cours d'Eugène Ledrain qui enseignait l'épigraphie orientale, l'hébreu et fréquentait l'appartement d'Edouard Petit. Ce que Milosz ne peut pas dire dans cette biographie officielle, c'est ce qu'il confiera à Petras Klimas, son successeur et ami à la légation de Lituanie. À l'âge de 16 ans, il assista au mariage de ses parents, à l'église polonaise de Paris, Marie Rosenthal ayant été baptisée catholique pour la circonstance, deux jours auparavant. Ce fut, dit-il, « la tragédie de sa vie ». À Christian Gauss, autre confident, il avouera sa tentative de suicide, quelques années après.

Milosz connaît une période difficile. Il se tourne alors vers la création littéraire. Dans un recueil intitulé *Les Sept Solitudes* (1906), il chante « un pays d'enfance retrouvée en larmes ». Dans le même temps, il écrit

un drame violent, *Scènes de Don Juan*, dans lequel un fils dit toute sa haine envers son père et son dégoût de la vie. De 1902 à 1906, il séjourne à Czéréia où meurt le père. À Christian Gauss, ami d'origine allemande, il décrit ses occupations : « L'été, je monte à cheval et fais des vers par milliers, l'hiver, je vais en traîneau et relis Kant, Schopenhauer et Platon, en fumant ma pipe ». Il ajoute : « Dans deux ans, j'aurai un petit château tout neuf, alors Vous serez obligé de venir passer quelques mois chez moi. Je n'oserais pas inviter un Français, ceux-là sont trop moqueurs, mais un homme du Nord sera toujours plus indulgent pour un pays du Nord ».

Il fait part aussi de ses hésitations. D'où est-il ? Où s'installer ? « Moi qui n'ai jamais regretté une minute ma patrie, la Pologne, je suis depuis deux ans torturé par la nostalgie de Paris et de la France. Et pourtant, je n'ai personne là-bas à qui je sois attaché particulièrement ». La lettre est de 1904. En 1907, il affirme : « Je crois en fin de compte que je m'installerai, une fois mes propriétés lituanienes vendues, en Italie ». Et, voici qu'en 1910, il se décide pour Paris. « Je ne vais plus que très rarement dans mon pays. Je n'y aime personne et l'on n'y tient pas beaucoup à moi ».

Un itinéraire spirituel

Après avoir promené sa silhouette de noble exilé dans tous les lieux à la mode de la Belle Époque – le Rigi, Karlsbad, Venise, Vienne, Marienbad – Milosz se tourne résolument vers l'écriture. Les années 1910-1914 seront d'une grande intensité. Chaque année : une œuvre ; chaque œuvre : une étape spirituelle. Lui qui déplorait avoir été élevé dans les principes de « la libre pensée la plus naïve » se lance dans une recherche exigeante de vérité personnelle qui le conduira à une révélation décisive.

1910 : *L'Amoureuse initiation*. Ce roman se passe à Venise où le Comte de Pinamonte promène son ennui. Il rencontre la belle Annalena dont il tombe amoureux. Quand il découvre son métier de courtisane, une douleur sans nom s'empare de lui. C'est alors que le sens de son aventure lui est révélé : « L'objet d'un amour, et singulièrement d'un amour très profond, n'en peut jamais être la fin ». Pinamonte pressent l'amour divin.

1912 : *Miguel Mañana*, mystère en 6 tableaux. Le don Juan de Séville, après la mort de la pure Girolame qu'il avait aimée, se réfugie au couvent de La Caridad et trouve le chemin de Dieu. Il s'appelle désormais Frère Miguel.

1913 : *Méphiboseth*, mystère en 3 tableaux. Les personnages sortent directement de la Bible, ce sont David, Bath-Sebah et le prophète. Par sa voix, Dieu dénonce le scandale du mal puis il accorde le pardon. La vie peut renaître :

« Comme la vie est belle ! plus de mensonges, plus de remords
Et des fleurs se lèvent de terre
Qui sont comme le pardon des morts ».

1914 : *Saul de Tarse*, mystère en 4 tableaux. Cette pièce raconte l'éblouissement de Saul, à qui un nouveau nom va être donné, sur le chemin de Damas. Pour dire la paix retrouvée, Milosz emprunte à nouveau les chemins de l'enfance.

« Un grave et pur nuage est venu d'un royaume obscur,
Un silence d'enfance est tombé sur l'or de midi.
...Le temps est venu, pour nous, d'aimer. »

C'est également dans ces années 1913-1914 qu'il écrit ses plus beaux poèmes, *Les Symphonies*, où se retrouvent tous les thèmes qui lui sont chers : la maison aux portraits obscurs, le jardin et ses oiseaux, les nymphéas des grands lacs, toute la nostalgie d'une enfance perdue.

Une expérience bouleversante le surprend alors. Il la consigne dans *Ars Magna* : « Le quatorze décembre mil neuf cent quatorze, vers onze heures du soir, au milieu d'un état parfait de veille..., je sentis tout à coup, sans ombre d'étonnement, un changement des plus inattendus s'effectuer par tout mon corps. Je constatai tout d'abord qu'un pouvoir jusqu'à ce jour-là inconnu, de m'élever librement à travers l'espace m'était accordé; et l'instant d'après, je me trouvais près du sommet d'une puissante montagne enveloppée de brumes bleuâtres, d'une ténuité et d'une douceur indicibles... Je goûtais, moi ! une sainte paix, il n'y avait plus dans ma tête trace d'inquiétude ni de douleur. » Le lendemain, à un ami qui frappe chez lui, il annonce : « J'ai vu le Soleil spirituel ». Désormais, il ne cessera de rechercher le sens de cette vision et orientera son œuvre sur la voie de la métaphysique. Plus que jamais, ses compagnons s'appellent Dante, Goethe, Swedenborg, la Kabbale, la Bible.

Le pays retrouvé, Milosz diplomate

Mais une autre réalité va le rattraper, celle de la guerre. Mobilisé dans les divisions de l'armée russe, Milosz entre en 1916 comme rédacteur diplomatique au bureau d'études de la Maison de la presse, rattaché directement au cabinet du ministère des Affaires étrangères. En 1917, ses 30 000 hectares de terres sont saisis par le nouveau pouvoir soviétique. Il est ruiné ! Étonnant Milosz qui ne se scandalise pas de la situation ! « Les Soviets ? écrit-il dans une lettre, entre nous soit dit, ne me sont pas si antipathiques que ça ! » En 1918, ayant appris l'existence d'un mouvement de libération lituanien, il offre ses services. Et le 1^{er} janvier 1919, il entre comme rédacteur diplomatique à la délégation lituanienne, à la Conférence de la paix. En décembre, il sera nommé Délégué de la Lituanie auprès du gouvernement français.

Pourquoi ce choix de la Lituanie ?

Il s'en est expliqué à plusieurs reprises, car il aurait pu opter pour la Pologne. Il choisit la Lituanie parce qu'elle est la patrie de ses ancêtres depuis le douzième siècle. En effet, un certificat de noblesse atteste que les armoiries de la famille Milosz furent octroyées par le roi de Pologne à M. Budzilas Lubicz, en 1199. Un décret du 19 novembre 1803 de l'Assemblée des députés de Vilna stipule que « Czéréïa avec toutes les fermes et villages situés dans le gouvernement de Mohilev » appartient bien aux Lubicz-Milosz. Oscar Milosz avance encore trois arguments : ses ancêtres ont vécu du travail des paysans - non pas polonais - mais lituaniens, la Lituanie est le pays le plus faible, il faut le soutenir, enfin, seule une Lituanie indépendante et installée à Vilna peut se défendre contre la Pologne.

La guerre a donné une patrie à Milosz et, désormais, il la défendra inlassablement, par ses écrits, ses conférences, son travail de diplomate. Il se met à apprendre le lituanien, il fait connaître les *dainos*, la littérature, l'artisanat de son pays. Son œuvre personnelle passe au second plan. En 1920, il est nommé Chargé d'affaires de Lituanie en France. En 1921, il engage toutes ses forces pour tenter de résoudre le problème de Vilna, annexé à la Pologne. Il perd ce combat, Vilna ne deviendra pas Vilnius, mais il en gagnera d'autres, celui du territoire de Memel, par exemple. Il est de toutes les conférences, de tous les déplacements. Il prône l'alliance des Etats baltiques, il rappelle que seule une Lituanie forte peut s'interposer entre la Russie et la Pologne, il dénonce l'accord militaire passé entre l'Allemagne et les Soviets russes. En 1920, il prévoit les dangers résultant d'une « Allemagne socialement désemparée et d'une Russie anarchiste ». Il préconise « l'instauration des Etats-Unis d'Europe ». Et c'est au milieu de cette fièvre diplomatique qu'il propose sa démission, en 1925. Elle sera acceptée. Il devient ministre résident et conseiller honoraire de la Légation de Lituanie en France. Il continue à rédiger toutes les notes diplomatiques, à participer aux sessions de la SDN, aux conférences internationales. Il assure l'intérim, lors des absences de son successeur Petras Klimas.

Comment comprendre cette démission ?

Une nouvelle fois, le confident est Christian Gauss, aux Etats-Unis. Les grosses difficultés sont aplanies, la Lituanie est reconnue par tous, il n'est pas un « Lituanien lituanisant », on commence même à se souvenir de sa « naissance aristocratique au sein d'une vieille famille polonisée, un tantinet enjuivée aussi ». Il préfère prendre les devants et solliciter une « situation subalterne ». Il ne parle pas de ce qui, certainement, a aussi compté : son œuvre littéraire. Dès 1916, il disait vouloir lutter contre la dispersion des efforts, le gaspillage des jours, « l'instant est venu de faire de la philosophie », écrivait-il.

Ses deux ouvrages métaphysiques *Ars Magna* et *Les Arcanes* sont publiés

en 1924 et 1927. Des poèmes totalement nouveaux voient le jour, *La Confession de Lemuel*, par exemple. Il s'adonne à la Kabbale pour décrypter la Bible. Toujours passionné par les origines, il ne cesse de remonter le temps. S'appuyant sur des méthodes aujourd'hui contestées, il découvre *Les Origines ibériques du peuple juif*. Ses derniers ouvrages ont pour titres : *L'Apocalypse de Saint Jean déchiffrée* (1933), *La Clef de l'Apocalypse* (1938), *Les Origines de la nation lituanienne* (1936). Depuis des années, il avait abandonné la poésie, trop subjective, selon lui, mais il écrit un ultime et superbe poème, en 1937, *le Psaume de l'Etoile du matin*.

Milosz est reconnu comme créateur et comme homme politique. En 1928, il est fait Grand-officier de l'ordre du Grand-duc Gediminas et, en 1936, docteur *honoris causa* de l'Université de Kaunas. Des mains de Philippe Berthelot, il reçoit la Légion d'honneur, en 1931. C'est alors qu'il demande sa naturalisation française. Rayé des listes diplomatiques lituaniennes, il remplit cependant toujours les mêmes fonctions à la Légation jusqu'au moment où il prend sa retraite, fin 1938.

Nulle part il n'explique son choix. Probablement se sentait-il de plus en plus français. Sa mère décédée en 1926, il n'avait plus d'attache en Lituanie. Toute son œuvre est écrite en français, tous ses amis sont français. De plus, dès les années 1930, un nouveau lieu d'ancrage apparaît dans sa vie.

Fontainebleau

Depuis longtemps, Milosz connaissait cet endroit. En effet, le dimanche, il avait pris l'habitude de rejoindre ses chers amis Vogt, installés à Dammarieles-Lys, non loin de la forêt. Puis, il y passera seul tout l'été et bientôt multipliera ses séjours en cours d'année. Il se passionne pour les oiseaux, écrit pour la Ligue de protection des oiseaux, fait installer, en 1934, un nourrissage pour ses « amis ailés », dans le parterre du château. Ses lettres se font l'écho des journées merveilleuses qu'il passe à les apprivoiser. Il sifflait un air de Wagner et tous les oiseaux arrivaient, se posant sur ses épaules. Voici ce que raconte un jardinier : « C'était surtout en hiver lorsque la neige recouvrait le parc que le spectacle était étonnant. Lorsqu'il s'avavançait ainsi au milieu des futaies neigeuses, c'était le roi de la forêt. On le voyait marcher tout seul, vêtu de noir, accompagné d'une centaine d'oiseaux de toutes les espèces. »

C'est au cours de l'été 1931, à Fontainebleau, qu'il eut la joie de faire la connaissance de son cousin Czeslaw Milosz, dans une chambre d'hôtel, encombrée de cages à oiseaux. Pour Madame Vogt, il évoque cette rencontre : « Je m'attendais à l'apparition d'un monstre digne du reste de ma famille de sales bourgeois ex-grands seigneurs terriens et militaires. Quelle fut ma surprise de me trouver devant un jeune homme de 19 ans, poète,

attaché au côté intelligent et vénérable de la tradition monarchique, catholique et nobiliaire, un peu communiste – juste ce qu’il faut pour faire œuvre utile à notre invraisemblable époque ». Fontainebleau devient le lieu de rencontre avec ses amis les plus proches, tout particulièrement avec Renée de Brimont qu’il appelait « Renaissance, ma Compagne ». Ses séjours se prolongent de plus en plus. En 1938, il acquiert une modeste maison pour y passer sa retraite. Et c’est là que, brutalement, il meurt le 2 mars 1939, accédant à ce qu’il avait appelé « l’admirable paix de la mort ».

« Quelle étrange chose que la vie ! »

Il est bien difficile de définir Milosz, de classer son œuvre dans nos catégories littéraires habituelles. Sa personnalité polyphonique et paradoxale reste son secret. Essayons de l’approcher par ses paradoxes.

Il naît russe, de culture polonaise, il choisit la Lituanie, pays dont il ne connaît pas la langue, puis se décide pour la France.

Noble et riche, il est ruiné par une révolution qu’il dit comprendre, perd la totalité de ses biens sans une plainte et c’est son valet de chambre, ancien des Brigades internationales d’Espagne, qui lui ferme les yeux.

D’un père anticlérical militant, d’une mère juive non croyante, il hérite un goût de la recherche qui le conduira de l’épigraphie orientale aux ésotériques européens, de la Bible à la Kabbale. Il se dit « animé d’un esprit rigoureusement catholique », mais d’une catholicité qui englobe les juifs, les protestants et les athées...

Diplomate apprécié et efficace, il prophétise les catastrophes à venir. Petras Klimas, dans ses souvenirs, évoque ce jour de 1937 où Milosz est venu le voir. Très ému, il lui communique ses visions apocalyptiques : « L’Allemagne écrasera la Pologne en 17 jours, dévastera la France et une grande partie de l’Europe. Elle occupera la Lituanie qui en sera très meurtrie et atteindra les profondeurs de la Russie d’où les Allemands seront enfin chassés et les chevaux des cosaques fouleront de leurs sabots les pavés des rues de Berlin. » Milosz disait lui-même qu’il était diplomate le jour et kabbaliste la nuit.

Toute sa vie, Milosz fut en marche. Son itinéraire dessine une véritable « ascension spirituelle », selon l’expression de son premier biographe français, Jacques Buge. Au comte Prozor, il parle de « ce voyage immense imposé à un Lituanien de notre classe et qui se cherche ». Il fut passionné par la recherche des origines, les siennes, celles de la Lituanie, celles du peuple juif. Ce n’est pas le « qui suis-je ? » qui le tourmentait mais le « d’où suis-je ? quel est mon lieu ? » C’est pourquoi il s’engagea dans la recherche inlassable de ses patries. Il partit des lieux de l’enfance aux frontières effacées, aux langues multiples, pour trouver, un jour de 1918, la patrie, lieu

politique bien réel que, plus tard, il dépassa en lui donnant une majuscule. Milosz accède à sa Patrie, territoire immatériel, lieu spirituel.

Il n'eut de cesse également de trouver une unité à sa vie. Toutes ses œuvres témoignent de ce désir. Il crée des personnages à l'identité éclatée et contradictoire. Lui-même dans une lettre écrit : « Je suis un mélange du sang royal de mes ancêtres paternels et du sang biblique de mes ascendants maternels ». Sa production littéraire retentit de ces thèmes qui sont aussi ceux de son époque : la décadence, cette obsession de la détérioration des êtres et des lieux, le sentiment, tout à coup, de ne plus être digne de porter le nom des pères, la recherche passionnée du Réel, de ce qui donnerait des assises solides à la vie angoissée des hommes.

Milosz fut encore cet ami délicieux et drôle que nous fait deviner une correspondance riche et variée. Toute sa vie, il vécut entouré d'amis. Les premiers sont ceux des milieux littéraires et artistiques, O. Wilde, G. Apollinaire, P. Valéry, A. Bourdelle, P. Fort qui affirmait : « Milosz est le plus beau don que l'Europe ait fait à la France ». Puis il y eut les cercles d'initiés avec Guénon, Schwaller, Larronde, Chauvet ; les cercles politiques avec Ph. Berthelot, P. Klimas, A. Briand ; les Lituanais comme la famille du comte Prozor qu'il allait retrouver à Cimiez « petit paradis d'amitié et de spiritualité ». Enfin, les amis d'élection comme la famille Vogt originaire de Niederbruck, petite ville industrielle non loin de Mulhouse, et dont les quatre enfants gardaient un souvenir ému de leur ami si original. N'oublions pas Natalie Clifford Barney dans son salon de la rue Jacob et Renée de Brimont, rencontrée en 1915, et qui resta la personne la plus proche de lui. Quant au poète Joël Bousquet, il admirait cet ami émouvant en qui il voyait « le roi d'un monde que le besoin d'avoir des frères lui avait fait quitter. »

Avec le rétablissement de l'indépendance de la Lituanie en 1990, puis son entrée dans l'Europe unie en 2004, ce pays retrouve son lieu. Milosz n'en serait pas étonné. Il fit partie de ces Lituanais qui, un moment, incarnèrent la résistance de leur patrie, ses forces intellectuelles et spirituelles. Comme Levinas, Greimas, Baltrušaitis et bien d'autres encore, Milosz « poète lituanien de langue française », ainsi qu'il se nommait, sut faire honneur à ses deux patries. Son nom ne peut être dissocié de celui de son pays d'origine ; il reste lié à lui comme un charme de plus, contribuant à enrichir l'Europe d'une voix singulière, tout à la fois, proche et lointaine.



Stasys Krasauskas, illustration pour « Les sonnets » de Shakespeare, lithographie, 1967



Stasys Krasauskas, illustration pour « Les sonnets » de Shakespeare, lithographie, 1967

Quand Oscar Milosz nous parle en lituanien

par Liucija Černiuvienė

Peut-on traduire la poésie ? Telle serait la première question qui se pose à un traducteur. Peut-on lire des poèmes traduits ? Telle serait la question qui se pose au lecteur désirant se plonger dans l'univers d'un poète.

La traduction de la poésie a toujours suscité et suscite encore aujourd'hui des controverses en dépit du fait que la traductologie est déjà bien loin de ses premiers pas timides et a fait l'objet de nombreux travaux et études scientifiques. Reste d'actualité la polémique la plus radicale : est-il possible de traduire la poésie ? La traduction détruit-elle la poésie ou fait-elle resurgir dans nos langues natives l'univers poétique d'une autre langue que nous ne connaissons pas ?

Rien ni personne ne nous empêche de continuer à chercher la réponse à ces questions, tout en sachant que la poésie fait l'objet de traductions depuis la nuit des temps. La traduction de *L'épopée de Guilgamesh* en akkadien date du second millénaire avant Jésus-Christ. Plus les linguistes approfondissent leurs recherches et les traducteurs perfectionnent leurs traductions, et mieux le lecteur intéressé par tel ou tel poète dont la langue maternelle lui est inconnue peut découvrir ses œuvres.

Dans ce contexte, la figure et l'œuvre d'Oscar Vladislav de Lubicz Milosz sont particulièrement intéressantes pour étudier comment et dans quelles conditions ce poète, qui n'a écrit qu'en français bien que d'origine lituanienne, commence à nous parler en lituanien, la langue du pays que le poète considérait comme le sien et que pourtant il ne parlait pas.

Les traductions lituaniennes de l'œuvre de Oscar Milosz s'inscrivent dans le contexte de la traduction en lituanien de la poésie française en général. Sans un bref aperçu de ce contexte-là, il serait vraisemblablement difficile de commencer à parler de la traduction de l'œuvre de Milosz.

L'influence de la culture française, bien qu'elle s'exerce sur les intellectuels de la Lituanie de l'entre-deux-guerres, qui font souvent leurs études en France ou y travaillent, ne se manifeste pas dans la traduction de la poésie française. Certes, les romans d'écrivains célèbres tels que Balzac, Stendhal, Zola, Hugo, Dumas, Jules Verne voient le jour en lituanien alors que les trésors de la poésie française – Verlaine, Baudelaire, Rimbaud – restent cachés à ceux qui n'ont pas la possibilité de lire l'original. C'est pourtant à cette époque-là que se dessine l'orientation de la traduction de la poésie



Couverture du premier recueil de poèmes de Milosz traduits en lituanien (Vilnius, 1981)

française qui sera maintenue jusqu'à nos jours. En effet, les traductions sont réalisées par des poètes lituaniens qui choisissent les poèmes qui leur sont le plus proches par leur esprit et leur effet poétique. Ainsi, le recueil des poèmes d'Oscar Milosz édité en 1996 en Lituanie reprend des traductions de cette époque effectuées par les grands poètes Vytautas Mačernis, Mamertas Indriliūnas et Alfonsas Nyka-Niliūnas.

Aujourd'hui les gens de lettres commencent peu à peu à se lancer dans la traduction des poètes français. Ont été publiés en 1995 *Le spleen de Paris* de Charles Baudelaire traduit par A. Nyka-Niliūnas, en 1999 les *Œuvres* de François Villon traduites par le célèbre poète lituanien Sigita Geda ainsi que *Le bouquet* de Jacques Prévert traduit par la jeune traductrice Neringa Abrutyte, et en 2003 *Une saison en enfer/Illuminations* de Rimbaud traduit par Sigita Geda et Juozas Mečkauskas-Meškela. En 2002 parut un recueil de poèmes d'amour (Apollinaire, Béranger, Baudelaire, Breton, Desnos, Eluard, Hugo, Prévert, Valéry, Ronsard et d'autres) qui poursuit cette tendance à choisir quelques poèmes et à les faire traduire par des écrivains et poètes connus de nos jours, tels que S. Geda, J. Degutyte, A. Drilinga, J. Juškaitis, V. Baltuškevičius, K. Navakas, R. Kasparavičius, T. Rostovaitė, A. Churginas, J. Mečkauskas-Meškela, V. Šiugždinis. Seul Aleksys Churginas est traducteur professionnel, Vaclovas Šiugždinis étant par ailleurs la figure centrale de la traduction de l'œuvre de Milosz, comme nous le verrons plus loin.

Les premières traductions paraissent dans la presse dans les années 1976-1977. C'est en 1981 que Valdas Petrauskas publie le premier recueil des poèmes de Milosz traduits en prose. En 1994 paraît le recueil de poèmes traduits principalement par le célèbre écrivain Antanas Vaičiulaitis. Le nouveau recueil de poèmes de Milosz, paru en 1996 sous le titre « La Poésie », réunit les traductions de dix-sept poètes, écrivains, critiques littéraires et traducteurs. Il rassemble des traducteurs de différentes générations ainsi que différentes versions de traduction des poèmes, c'est-à-dire les mêmes poèmes traduits par différents traducteurs. Le lecteur y découvre par exemple cinq traductions de *Insomnie*, quatre de *Talita Cumi*, quatre de *La berlinoise arrêtée dans la nuit*. L'intérêt porté à la poésie de Milosz s'explique sans

doute par les liens particuliers du poète avec la Lituanie, par tout ce qu'il fit pour sa seconde, voire unique patrie, mais également par le mysticisme incontestable de sa poésie d'inspiration élégiaque ; « *Voici Milosz la Poésie !* », s'exclama un jour Oscar Wilde, tandis que le chercheur Armand Godoy le surnomme « *Le poète de l'Amour* ». Milosz fut quelqu'un qui, toute sa vie, ne cessa de chercher un abri, fût-il imaginaire ; cette recherche s'exprime dans ses poèmes par une forte opposition entre ce qui donne un sentiment de sécurité : « *Maison des beaux étés obscurs de mon enfance* », (in *Insomnie*) et ce qui n'apporte que froid et insécurité : « *Mon coeur est tout seul dans la froide auberge* » (in *Insomnie*).

Parmi ceux qui se sont plongés dans l'univers de la poésie de Milosz, on trouve des poètes – Vytautas Mačernis, Mamertas Indriliūnas, Alfonsas Nyka-Niliūnas, Tomas Venclova, Vytautas Bložė, – des écrivains – Antanas Vaičiulaitis – des traducteurs – Vaclovas Šiugždinis – et des critiques littéraires – G.I. Židonytė-Vėbrienė. En ce qui concerne les recueils de poèmes, le plus complet est celui paru en 1996 ; il reprend des oeuvres issues de recueils tels que *Le Poème des Décadences*, *Les Sept Solitudes*, *Les Éléments*, *Symphonies*, *Adramadoni*, *Confession de Lemuel*.

Le traducteur le plus connu de l'oeuvre de Oscar Milosz est incontestablement Vaclovas Šiugždinis, qui a consacré une grande partie de sa vie à des recherches et à l'analyse de la poésie du poète ; c'est lui aussi qui a traduit le plus grand nombre de poèmes et il peut être considéré comme le plus grand expert de l'oeuvre de Milosz en Lituanie et, en qualité de traducteur, le plus fidèle au poète. Ses traductions sont présentes dans tous les recueils susmentionnés. Son empreinte dans la traduction de l'oeuvre de Milosz est très profonde et le lecteur lituanien ne peut que se réjouir de sa passion pour le poète de l'Amour.

Si Oscar Milosz est très apprécié par les milieux littéraires en Lituanie, il est intéressant de mentionner que ses oeuvres ont également été traduites par des personnes éloignées du monde des lettres. Ainsi, pour le mathématicien très connu Liudas Giraitis, la traduction de la poésie de Milosz est sa deuxième passion. L'ingénieur de formation Algirdas Patackas partage la même passion pour la littérature qui l'a conduit vers l'univers poétique de Milosz. De même, le diplomate Juozas Urbšys a traduit plusieurs oeuvres de Milosz, en collaboration avec l'écrivain Antanas Vaičiulaitis.

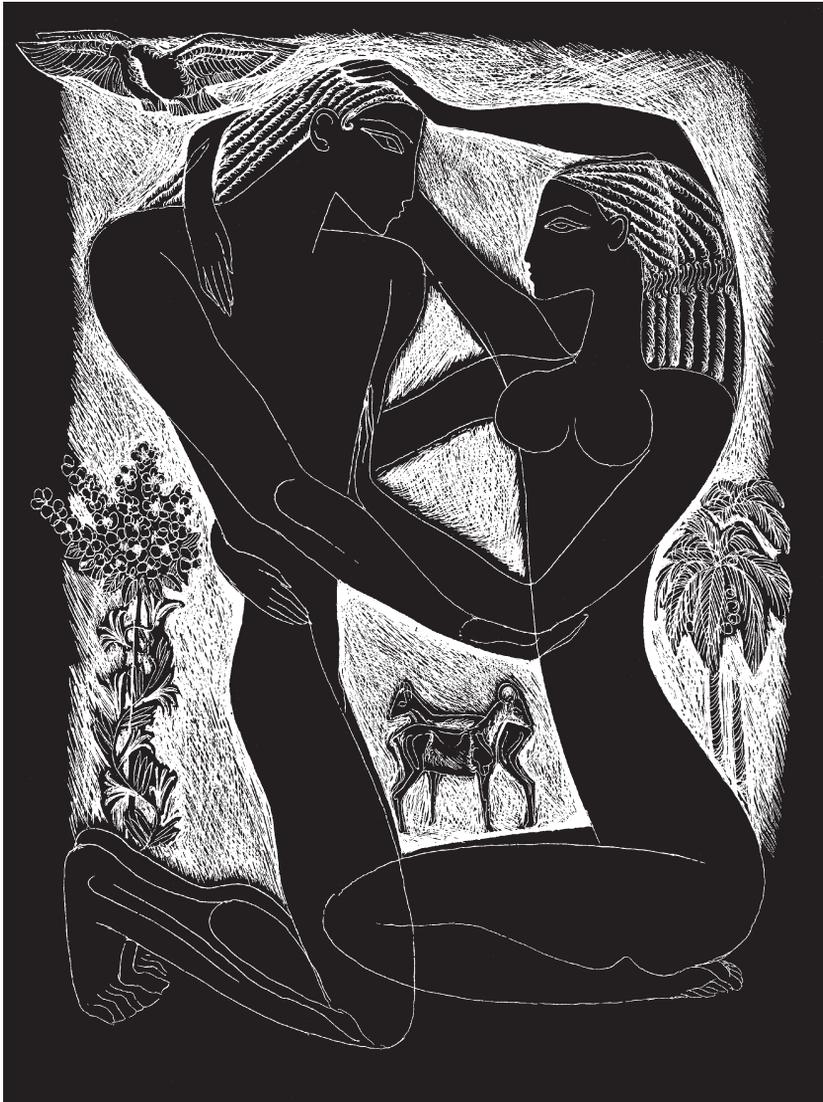
Un autre nom qu'il convient de citer lorsque l'on évoque la traduction de l'oeuvre de Milosz est celui de G.I. Židonytė-Vėbrienė. Cette Lituanienne émigra après la guerre à Paris, où, sous le nom de Geneviève Irène Zidonis, elle publia un ouvrage sur la vie et l'oeuvre du poète, intitulé *O.V. de L. Milosz. Sa vie, son oeuvre, son rayonnement*. Il n'existe malheureusement que quelques poèmes de Milosz traduits par G.I. Židonytė-Vėbrienė, ce qui est d'autant plus regrettable qu'elle avait une connaissance très complète de

l'œuvre de l'auteur qu'elle traduisait, condition indispensable pour réaliser une traduction accomplie.

En conclusion, concernant la traduction de l'œuvre de Milosz, il convient de rendre hommage aux langues qui permettent aux poètes de nous imprégner de l'univers de la poésie, le plus beau et le plus mystique qui soit. Traduire la poésie d'une langue n'exige pas du traducteur-poète de connaître parfaitement la langue-source, comme c'est le cas dans d'autres domaines de la traduction. Parmi tous les traducteurs de Milosz, il y a ceux qui maîtrisent parfaitement le français, ceux qui le maîtrisent moins bien et ceux qui se servent de traductions littérales des autres, pratique assez courante dans la traduction poétique. Il est évident que ceux qui ont la maîtrise de la langue sont privilégiés et ont plus de chance de réussir une bonne traduction, car la langue est un univers en elle-même, comme la poésie. La maîtriser permet évidemment de bien mieux connaître l'univers poétique de la création. Mais rien n'empêche un poète, à partir d'une traduction littérale, de créer une excellente traduction.

Oscar Milosz dit beaucoup plus de choses en lituanien que d'autres poètes français. Pour les Litueniens, ce poète est d'un mysticisme tellement passionnant que les nombreuses traductions litueniennes révèlent plus fortement la dimension mystique de ses poèmes que ses œuvres en français. Les interprétations des oeuvres de Milosz en français ne correspondent pas toujours aux interprétations bien plus fertiles de ses oeuvres en lituanien.

La traduction de la poésie est un champ loin d'être entièrement exploré. Espérons que de nouvelles générations de traducteurs s'attacheront à approfondir les œuvres d'Oscar Milosz et à les faire connaître.



Stasys Krasauskas, illustration pour « Le Cantique des cantiques » de Salomon, lithographie, 1966



Stasys Krasauskas, « La femme », illustration pour un recueil de poésies de Mieželaitis, gravure, 1963

La nouvelle prose lituanienne (1989-2005)

par *Laimantas Jonušys*

La fiction lituanienne, à la différence de la poésie, s'est considérablement métamorphosée depuis que la liberté d'expression est redevenue réalité. L'année 1989, lorsque la créativité, longtemps interdite, reprend ses droits, fut cruciale pour se saisir de ses nouvelles ouvertures.

À l'époque soviétique, la censure exigeait bien plus de conformité idéologique, mais surtout esthétique, de la part de la fiction littéraire, en comparaison avec la poésie à qui il était permis un degré supérieur d'indépendance littéraire, du moins dans ses contraintes formelles. Rajoutons à cela un conservatisme traditionnel venant d'une large frange de l'establishment littéraire lituanien et l'on obtient donc l'image d'un réalisme social et psychologique plutôt conformiste dominant la prose lituanienne de la période communiste. Néanmoins, depuis la fin des années 60, les choses se mirent lentement à changer, et dans les années 70 et 80, certains cas exceptionnels, faisant preuve de grande imagination, apparurent et donnèrent, dans les circonstances connues, des romans assez extraordinaires. D'un autre côté, même à l'époque soviétique, les écrivains et les intellectuels, principalement les plus jeunes, trouvaient les moyens de se tenir au courant de nouveautés de la littérature occidentale contemporaine et des courants intellectuels.



Dans les années 80, **Ričardas Gavelis** (1950-2002) a produit des nouvelles et des pièces de théâtre. Par la suite, il a pourtant insisté sur le fait qu'il ne pouvait pas envisager sérieusement la publication de ses romans sous la censure soviétique car les questions sociales et politiques étaient inévitables dans ce genre et ils auraient été condamnés pour antisoviétisme.

Son ambitieux roman aux multiples facettes *Le poker de Vilnius* a été publié en 1989. L'histoire, plutôt fragmentée, est abordée selon différentes perspectives, incluant les macabres atrocités de la période stalinienne et les diverses stratégies de survie, d'adaptation et de résistance de l'intelligentsia lituanienne dans les dernières décennies de l'époque soviétique. Un des épisodes centraux est le meurtre et la cruelle mutilation du corps d'une femme fatale à la beauté enchanteresse. La police rejette la responsabilité sur le protagoniste. Le roman implique un degré de fantaisie et de mystification ; il y est constamment fait référence à une force mystérieuse et mena-

cante appelée Ils (avec la majuscule), primitivement supposée être le KGB – la police secrète soviétique – mais étant peut-être dans un sens plus large une force impersonnelle et implacablement déshumanisante, dont la présence dans le monde ne se limite pas à un seul régime. Toutefois, le roman n'est basé sur aucune simple opposition entre le bon et le méchant, il s'agit d'une critique cinglante de la passivité et de l'apitoiement sur soi-même gravés dans la conscience lituanienne. Le roman fut publié dans une atmosphère de renouveau national historique. Condamné par les nationalistes et les moralistes religieux pour ses scènes de sexe explicites, il a pourtant connu un grand succès populaire. A l'instar de tous les romans de Gavelis, celui-ci possède aussi des éléments imaginaires mêlés à un compte rendu d'événements de l'époque à peine fictionnalisés. Ainsi dans *Le poker de Vilnius*, l'auteur fait référence à la passion des Lituaniens pour le basket-ball et montre comment celle-ci fut, pour les jeunes Lituaniens, un des moyens de leur reconnaissance. Il explique aussi dans son roman que la compétition sportive est le seul domaine dans lequel *l'homo lithuanicus* exprime ses émotions véritables. Il mentionne un des rares tournois internationaux de basket qui s'est tenu à Vilnius, pendant lequel le public lançait des huées contre l'Union soviétique. Plus loin il écrit : « A la maison, on nous martelait que la meilleure chance pour un Nègre de s'en sortir à Harlem, c'était soit le basket, soit la boxe. A cet égard, tous les Lituaniens sont des Nègres. Les Lituaniens ne sont pas autorisés à occuper de hautes fonctions dans le Trou du cul de la hiérarchie universelle. Ils ne sont pas autorisés à diriger les autres, pas plus qu'eux-mêmes. Ce qui reste c'est le basket ».

Le deuxième roman de Ričardas Gavelis, intitulé *Mémoires d'un jeune homme*, a été publié pour la première fois en 1989 dans une revue littéraire et, deux ans plus tard, sous la forme d'un livre. Il traite aussi de la période soviétique. Le roman est plus court, plus intime, d'une portée moindre, mais peut-être plus cohérent que *Le poker de Vilnius*. Il traite également de la dégénérescence du régime totalitaire. Ce roman épistolaire fait parler un jeune homme, décédé tragiquement, et qui s'exprime maintenant depuis le monde des morts. Ces lettres, adressées à un ancien ami et mentor, retracent l'histoire de sa courte vie tout en faisant part de réflexions sur divers aspects de la réalité sociale et des relations personnelles. Le problème du mal et celui de la quête spirituelle sont mis au premier plan. Le roman contient aussi des lettres imaginaires adressées à des personnages historiques tels que Brejnev, Kafka, Ortega y Gasset, Swedenborg, etc. Une des intrigues principales du roman est le lavage de cerveau subtil et le meurtre brutal commis par les membres d'une sorte de secte religieuse. Elle est adaptée librement d'événements réels qui avaient fait scandale en Lituanie, mais aussi dans l'Union soviétique tout entière.

Il faut souligner le fait que même si la condamnation du système totali-

taire est très convaincante, la période soviétique est dépeinte dans les deux romans de Gavelis dans toute sa complexité, évitant un contraste manichéen. Certains auteurs lituaniens ont publié des livres cherchant à condamner les torts et les maux de l'Union soviétique, mais ils n'ont pas réussi à produire des oeuvres littéraires de valeur. Ričardas Gavelis, qui était également un éditorialiste politique actif, fut dès le début critique vis-à-vis de ce qu'il vécut comme un renouveau des vieux principes nationalistes et des pratiques réactionnaires dans la culture et la politique lituaniennes. Cela se reflète le plus dans ses derniers romans où les mythes nationaux sont détournés, et les sensibilités conservatrices morales et religieuses renversées et tournées en ridicule. Mais il est également possible d'affirmer que ses derniers romans souffrent aussi d'un désir excessif et forcé de choquer le lecteur, ont des intrigues complexes peu convaincantes et se livrent à une polémique journalistique excessive.

Gavelis a été l'un des trois auteurs dont on peut dire qu'ils ont dominé la scène littéraire pendant les années 90. Les deux autres sont Jurga Ivanauskaitė et Jurgis Kuncinas. Les trois ont publié quelques livres à l'époque soviétique, mais la réussite et la reconnaissance n'arrivèrent que dans les premières années de liberté politique et artistique en Lituanie. Leurs romans ont en commun avec certains écrivains postmodernes connus en Occident des éléments de divertissement mêlés à de hautes aspirations littéraires.



Jurga Ivanauskaitė (née en 1961) était plutôt connue comme la voix des jeunes gens rebelles et déçus jusqu'à ce que son roman *La sorcière et la pluie* (1993), par son exploration de la passion sexuelle féminine, lui ouvre de nouvelles perspectives. Le roman provoqua une intense indignation. Au coeur de la controverse se trouve la scène dépeinte par Jurga Ivanauskaitė d'un prêtre catholique en train de faire l'amour. Elle fut vécue ici comme une offense aux sensibilités morales et religieuses d'un pays à la forte tradition catholique. *La sorcière et la pluie* a un point de départ contemporain, mais fait également un bond en arrière de plusieurs centaines d'années, car l'histoire est également racontée par une sorcière médiévale et Marie-Madeleine. Les divers aspects et les zones d'ombre de la passion amoureuse et sexuelle sauvage, ensorceleuse et désastreuse d'une femme trouvent une intensité de persuasion exprimée dans un texte littéraire accompli et recouverte par la tournure dramatique des événements. Cette intensité, habilement enveloppée dans une forme littéraire impressionnante, permet de considérer *La sorcière et la pluie* comme son meilleur roman à ce jour. Il a été traduit en plusieurs langues.

Par la suite, Jurga Ivanauskaitė s'intéressa sérieusement au Tibet et au bouddhisme tibétain, passant beaucoup de temps dans l'Himalaya et écrivant trois livres à ce sujet. L'un d'entre eux a été préfacé par le Dalāi Lama.

Son roman *Emportés par les rêves* (2000) a également le Tibet pour sujet et les diverses rencontres entre les gens de l'Occident et de Lituanie à la recherche de la révélation spirituelle parmi les moines tibétains et les gourous orientaux. Son livre regorge d'expériences magiques et occultes, son ton tend vers la parodie, mais le mélange entre la quête spirituelle et les fabuleux exploits sexuels a trouvé son public parmi les jeunes lecteurs.

Son dernier roman *Placebo* (2003) possède également quelques éléments de magie et de fantaisie, mais l'action se déroule presque entièrement à Vilnius et elle présente un effort concerté de critique sociale. Son début est impressionnant : le réveil lourd et confus d'une femme tôt le matin, l'amnésie des heures précédant le sommeil et la prise de conscience progressive du fait d'être à l'extérieur de son propre corps, qui lui est sans vie sur un fauteuil, marqué par un coup de pistolet à la tempe. Officiellement, elle s'est suicidée, mais il apparaît progressivement que la cause en est une organisation mystérieuse, secrète, toute-puissante et malfaisante tirant les ficelles par-delà le monde. Ce stratagème galvaudé est utilisé pour la bonne cause, il sert d'alibi à une critique en bonne et due forme des excès inconvenants de la Lituanie nouvellement libérale : corruption des politiciens, crétinisation et hypocrisie des médias, contrainte écrasante de la commercialisation à outrance, publicité, société de consommation et exploitation de l'image érotique de la femme pour servir ces buts, avec comme conséquence le culte de la jeunesse. Bien que les critiques littéraires n'aient pas été très enthousiastes, ce regard rafraîchissant et sujet à controverse, tout comme l'intrigue ingénieuse, lui ont assuré un succès commercial retentissant en Lituanie.



Jurgis Kunčinas (1947-2002) a commencé à publier des romans au début des années 1990. Auparavant, il écrivait de la poésie, principalement de type narratif. Sa prose est plus encline à l'humour et l'ironie que celle de Gavelis et Ivanauskaitė, elle est souvent marquée par des éléments autobiographiques venant pour la plupart de son expérience pendant la période soviétique. La plupart considéreront que son meilleur roman est *Toula* (1993), de nature confidentielle, d'un humour empreint de tristesse. L'amour du narrateur pour une femme au prénom étrange, Toula, est interrompu et devient confus aussi bien en raison du flot des événements qu'en raison de sa propre faiblesse. Le roman est marqué par quelques personnages mémorables, mais, de manière plus impressionnante, par une atmosphère fascinante de nostalgie et d'images poétiques et par l'atmosphère particulière, souvent lugubre, de Vilnius, en particulier celle d'Užupis, un quartier délabré et bizarre. Son narrateur a la faculté de se transformer à souhait en chauve-souris afin de voir l'être aimé, ce qui serait autrement impossible. Cet élément fantastique est le produit de l'élan irrésistible de l'imagination, délicatement intégrée au texte. La description de

cette institution appelée ici centre pour alcooliques dans lequel l'auteur lui-même, à l'instar du protagoniste, a été forcé de passer un certain temps, est plutôt émouvante.

Un autre roman remarquable de Kunčinas *Blanchisserie ou Žvėrynas-Užupis* (1997) est imprégné d'une suite d'éléments fantasmagoriques et grotesques, en particulier dans la première partie. Par la suite, le récit dérive vers des épisodes incomplets du lointain passé historique de la Lituanie. Certains critiques parlèrent de l'influence de Günther Grass que Kunčinas était alors en train de traduire. Il faut tout de même préciser que le roman est inégal et que le style en est occasionnellement affecté.

Jurgis Kunčinas était un écrivain très prolifique et les critiques littéraires ont noté une répétition dans ses derniers écrits, dans lesquels il n'est pas parvenu à filtrer ses propres effusions. Il semble être plus convaincant lorsqu'il retourne à ses talents traditionnels de narrateur et à la description d'expériences authentiques vécues lors de la période soviétique, comme dans le roman *Stations Rontgen mobiles* (1998), sous-titré « Histoire d'une maladie et de l'amour ». Ce sont en fait des histoires de plusieurs amours et de plusieurs maladies, quelques-unes bien réelles vécues par les filles que le jeune narrateur poursuit, ainsi que celle d'une fausse crise d'hémorroïdes que le héros simule pour pouvoir échapper à l'incorporation dans l'armée soviétique. Le récit de ces tentatives d'échapper à l'armée comprend quelques rebondissements amusants, tout comme ses relations avec les femmes. Le roman évoque également quelques réflexions humoristiques sur divers aspects de la vie sous le régime communiste.



Etoiles de l'ère glaciaire (1999), le roman d'une jeune femme auteur, **Renata Šerelytė**, née en 1970, est caractéristique de la fiction lituanienne du XX^e siècle, marquée par le passage du village à la ville. Son héroïne, comme l'auteur elle-même, est née à la campagne, puis est venue à Vilnius pour étudier et y est restée. La campagne, présentée de façon romantique par des générations d'écrivains lituaniens, est décrite ici par l'auteur sous ses aspects les plus repoussants, comme un lieu de régression, de jalousie suintante et d'alcoolisme débilisant. L'écriture n'est pourtant pas triste, car le style est vivant, joyeux et dynamique. Le point fort de l'auteur est le grotesque mêlé à l'intelligence et à l'ironie, sans oublier une légère auto-ironie.

Dans la seconde partie, l'héroïne, journaliste, s'immerge dans une espèce de vie de bohème. Le bar, appelé ici « Le chien andalou » est facilement reconnaissable. Il s'agit du bar de l'Union des écrivains, connu pour ses beuveries. Afin de se remonter le moral pour la journée de travail à venir, l'héroïne utilise le contenu du tiroir de son bureau dans lequel se trouve un gant dont chaque doigt est fourré avec une petite bouteille de vodka Finlandia et de

Metaxa. Le rédacteur lui a confié un dossier interminable et assommant qui doit être édité. A chaque fois qu'elle l'ouvre, elle trouve, à son plus grand émerveillement, des réponses fraîchement rédigées à toutes ses pensées et à ses embarras. Ces événements magiques se multiplient et le récit acquiert un caractère onirique, rappelant *Le maître et Marguerite* de Boulgakov.

Les protagonistes de Šerelytė affrontent aussi des personnages de mauvaise vie à Vilnius. Il faut cependant préciser que d'autres auteurs lituaniens ont décrit avec plus de conviction aussi bien les personnages miteux, bizarres ou pros crits que l'atmosphère particulière de ces parties de la vieille ville de Vilnius tombées en ruine ou dénaturées pendant la période soviétique – ces vieilles caves et cours à l'écart, délabrées, ces églises qui s'effritent, transformées en entrepôts ou tout simplement abandonnées. Sur ce point, Ričardas Gavelis et Jurgis Kunčinas sont bien plus impressionnants.



La prose de **Herkus Kunčius**, né en 1965, est un phénomène tout à fait nouveau dans la littérature lituanienne. Le poète Tomas Venclova avait affirmé, il y a une douzaine d'années, que la Lituanie n'avait pas de littérature niant tout en bloc car la culture de la nation dans son ensemble se sent encore incertaine et ressent le besoin de s'affirmer, tout comme ses valeurs. Avec Herkus Kunčius, la Lituanie possède désormais, sans équivoque, une littérature qui semble épouser le nihilisme et la perversité, qui souscrit à la misanthropie et au rejet extravagant des valeurs généralement acceptées. Son premier livre a été publié il y a tout juste quelques années, et aujourd'hui il est l'auteur de nombreux livres et pièces. Il se réfère parfois lui-même à Henry Miller et Louis-Ferdinand Céline comme à ses idoles, mais il serait peut-être plus exact de le comparer à Vladimir Sorokine ou Michel Houellebecq.

Un bon exemple de ses écrits est le roman *Imparfait fréquentatif* (1998). Le héros lituanien, ou plutôt l'anti-héros, qui est dans un certain sens l'auteur lui-même, se trouve à Paris, mais il exècre ses trésors culturels, comme un critique lituanien l'a souligné, en marchant sur les crottes de chien, ce qui est aussi important à ses yeux que de visiter des galeries mondialement connues, des bibliothèques ou des cimetières. C'est un intellectuel fainéant et constamment saoul qui s'y connaît en histoire de l'art, mais qui en use par fragments uniquement dans un but d'espièglerie destructive. Son caractère rebelle n'a pas de but purificateur, l'absurdité s'entasse sur l'absurdité. Le narrateur dit : « quelle confiance en soi ridicule faut-il avoir pour oser proclamer souhaiter voir un monde plus parfait, plus juste et même plus beau. De telles déclarations me font vomir et calcifient mes glandes sexuelles. » Il existe une petite intrigue dans le roman. Le narrateur songe simplement à s'amuser avec des amis français, mais ces rencontres se transforment en événements ridicules.

Au fil de ses pérégrinations, il lui arrive de tomber sur un concert de musique médiévale dans une grande cour. « Je n'oublierai jamais cette page noire de ma biographie », proclame-t-il. Il déteste la musique mais ne peut pas partir. « Je souffre, mais quelle est la valeur de ma souffrance en comparaison avec celle de Masoch ? Ces pensées me donnaient de la force, et j'avalais une nouvelle gorgée de ma flasque ». Il est sauvé quand des enfants se mettent à crier et sont emmenés par leurs mères. Il fuit avec eux, prétendant être leur père.

La qualité de cet humour débridé et grotesque est également importante dans d'autres romans, tels que *Les cendres dans le sabot d'un âne* (2001), qui a un bourreau pour héros et le monde plutôt déformé de la France du XVIII^e siècle comme point de référence mouvant, et dans *Excursion Casa mata* (2001). Les bouffonneries bizarres du second roman semblent avoir pour objet un régiment de cavaliers en Pologne entre les deux guerres mondiales. L'événement central est constitué par les préparatifs sophistiqués des funérailles somptueuses de la jument adulée du maréchal. Rien ne se déroule avec fluidité et les protagonistes se heurtent à toutes sortes d'obstacles ridicules, suivis d'effets comiques. Certains dialogues semblent venir du théâtre de l'absurde. On peut souligner des digressions particulières comme les songeries ingénieuses sur des sujets tels que les éperons des cavaliers ou la taille des crayons et les différentes manières de préparer le café.



Marius Ivaškevičius, né en 1973, est le plus jeune des auteurs ici présentés. Son roman *Histoire du haut d'un nuage* (1998) a été largement encensé pour son style accompli et ses qualités lyriques. La prose rythmée dans certaines parties du roman se lit à certains moments comme de la véritable poésie. Le roman est sous-titré « Le chemin d'une tristesse en deux parties ». Ces deux parties s'entremêlent. A un niveau, le narrateur offre aux personnages un rôle dans le roman en contrepartie d'argent. Ils peuvent ainsi choisir leur destin dans le roman. Un autre niveau, plus important dans son envergure et plus poétique, a pour sujet les diverses périodes du lointain passé lituanien. On y trouve certes des paraphrases de l'histoire lituanienne, mais elles n'ont aucune prétention à l'objectivité. L'intensité se situe ici dans le fantastique, l'ironie et la relativité du temps. Algimantas Bučys, critique littéraire distingué, a noté que le nuage du titre est une métaphore de la pluie, exprimant la fragilité et l'éphémère. Il a salué les images impressionnantes, tout en soulignant également une certaine monotonie et des répétitions.

Son roman *Les verts* (2002) fait le portrait du leader de la résistance armée lituanienne de l'après-guerre contre l'occupation soviétique. Bien qu'il contienne une foule de détails authentiques et même certaines scènes de combat

réelles, l'auteur cherche plutôt à tisser un jeu postmoderne subtil autour du personnage central et d'autres personnages, comprenant quelques figures de l'armée russe occupante, qu'à proposer une vision réaliste. Des perceptions très précises, des coïncidences et un jeu d'images récurrentes ont autant d'importance que les événements cruciaux. Tout cela est présenté dans un style lucide et hautement accompli.

Une journée de 1949, alors que la résistance armée est entrée dans sa phase de déclin et est inéluctablement condamnée, constitue la trame du roman. Les flash-back concernent le passé du protagoniste, la cour ambiguë qu'il fait à sa future femme et l'érotisme sous-jacent de ses relations avec une jeune coiffeuse en France, lorsqu'il étudiait à l'académie militaire.

Le roman fit scandale car l'auteur, de manière plutôt controversée, utilisa le nom réel du leader de la résistance, le général Jonas Žemaitis, ainsi que les noms d'autres combattants qui s'étaient illustrés. Au lieu de les mettre sur un piédestal, Ivaškevičius les présente comme des êtres humains avec leur sensibilité et leurs faiblesses et une morale sexuelle loin d'être conforme aux préceptes de l'église catholique romaine. Cela provoqua l'indignation des vétérans de la résistance et des patriotes activistes.



La géographie de Suvalkija (2001), qualifié de roman de miniatures, écrit par **Justinas Sajauskas**, né en 1949, est une oeuvre très spéciale sur cette même période tragique de l'histoire lituanienne. Les miniatures sont très courtes et très nombreuses, près de 1500. Toutes peuvent être lues séparément, mais certains personnages réapparaissent de temps à autre donnant lieu à un récit plus large de la destinée des êtres humains.

Les miniatures racontent de courts épisodes souvent issus de véritables événements et portant des noms réels de la résistance armée des partisans lituaniens et de la répression des autorités soviétiques. Il est frappant de constater que bien que la plupart des événements décrits soient tragiques, le récit est laconique, voire minimaliste, sans émotions et teinté parfois même d'une pointe d'humour. La dernière phrase couronne les miniatures, elle en révèle l'essence, rappelant d'une certaine manière la poésie chinoise et japonaise classique, sans que cela ait été apparemment l'intention.



Leonardas Gutauskas, né en 1938, était connu pour être un poète et un artiste. Ses premières oeuvres en prose furent publiées au début des années 1990 et firent l'objet d'un intérêt considérable. Son oeuvre la plus ambitieuse est un roman semi-autobiographique *Le collier en dents de loup*. Le roman a été comparé à ceux de Marcel Proust, sinon par sa grandeur, du moins par le style du flux de la mémoire associative, mais il est en fait plus spontané et moins

cohérent, il contient une variété postmoderne de styles, incluant des éléments de réalisme magique, des courants de conscience et des descriptions à la fois poétiques et réalistes. Les épisodes centraux, probablement les meilleurs, sont ceux concernant son expérience d'adolescent dans la Lituanie d'après-guerre touchée par les dramatiques répressions politiques massives.

Les critiques ont souligné que ce roman, tout en mettant en évidence le talent littéraire unique de son auteur, pêche par l'abondance incontrôlée de matériel et le flux des mots. Trois volumes ont déjà été publiés. Vers la fin des années 90, Gutasukas a publié deux romans compacts et à la structure accomplie. *Les lettres de Viešvilė* sont composées en grande partie de lettres fictives en provenance de l'hôpital psychiatrique d'un village lituanien. L'auteur des lettres est un artiste et poète talentueux à la personnalité profondément troublée, qui est alcoolique et pris d'accès de rage incontrôlables. Les lettres contiennent de nombreuses images bibliques, des références directes aux Écritures ou des citations, visions et rêves. On y trouve également des méditations sur la fragilité humaine, l'inconstance et la vanité, des réflexions sur la perte et la solitude, des images d'un monde naturel superbe, irrésistible et endurent entrecoupées des souvenirs de la trouble vie passée du protagoniste et des commentaires du narrateur, le destinataire de ces lettres.

Le roman *Ombres* est lui aussi dominé par la tristesse, avec des passages de douleur et de souffrance, des accents poétiques et des notes d'intensité désespérée. Tout cela trouve sa place dans le dialogue mélancolique entre le fantôme d'un soldat russe et un paysan lituanien qui l'a tué il y a 35 ans lorsqu'il tentait de violer une jeune villageoise lituanienne. Pour ce meurtre, le protagoniste fut envoyé dans un camp de concentration sur la rivière Ienisseï, là où le Russe assassiné est né et a grandi. Au moment de l'apparition du fantôme du Russe, le meurtrier est retourné dans son village natal, couché sur son lit de mort, suffoquant à cause d'une maladie des poumons attrapée en Sibérie. Ils parlent de repentance et de pardon, mais échangent aussi des histoires sur leur vie dans leurs pays respectifs, évoquent la chasse et la pêche. Le Russe dit : « Si Dieu avait éclairé nos coeurs et nos esprits cette nuit fatale, aujourd'hui je serais peut-être assis au bord du Ienisseï, et je raconterais à mes petits-enfants ce pays de l'ouest dans lequel le bois est transparent comme une feuille de papier tenue dans le soleil, où les gens sont si tranquilles et dont la langue ressemble au chant des oiseaux ».

Trois autres romans de Gutasukas ont paru depuis, tous aussi compacts et bien ficelés que ces deux-là, possédant la même intensité spirituelle, mais aussi parfois une certaine pointe de malice. L'obsession écrasante du protagoniste est au coeur de deux d'entre eux.



La grande majorité des écrivains vit à Vilnius et dépeint cette ville dans leurs écrits. La seconde ville du pays, Kaunas, possède également ses écrivains, l'un d'entre eux est **Markas Zingeris**, né en 1947, un poète juif lituanien, auteur de théâtre et de fiction. Son roman *Autour de la fontaine ou le petit Paris* (1998) est basé sur une pièce éponyme créée dans un théâtre de Kaunas. Le roman a été recensé dans le magazine *World Literature Today*, avec ces mots : « Zingeris fabrique son récit autour de la vie d'une des banlieues de cette ville, banlieue centrée de manière incongrue autour d'une fontaine qui parfois lance ses diamants au dessus du pauvre square dans le soleil de midi. D'où le titre *Autour de la fontaine ou le petit Paris*, qui révèle aussi à la fois les ambitions et l'impuissance provinciale de cette ville. Ce cadre est aussi le reflet de quelques personnages principaux de l'histoire qui vivent dans une horrible pauvreté après la suppression impitoyable du régime soviétique, mais « gardent profondément dans leurs coeurs les joies oubliées de l'enfance et le désir de vacances dans leur esprit ». Avec un humour macabre qui sert tout bonnement à protéger les profondes blessures de la pitié envers ces héros évanescents, Zingeris écrit son amour pour eux et sa fierté fragile dans leur noblesse humaine ». Je dois rajouter que quelques-uns des personnages sont juifs et qu'il est fait allusion au destin des Juifs lituaniens bien que l'action du roman débute après la guerre et l'Holocauste.

L'Holocauste est un des sujets essentiels de l'autre roman de Zingeris *Jouer en duo* (2002). Vers la fin des années 30, un demi Juif, jeune compositeur, fuit l'Allemagne pour la Lituanie où il se marie avec une pianiste juive lituanienne. Ils périssent finalement, mais non sans rebondissements. Là, comme dans tout le roman, le ton est plutôt léger et plein d'esprit, l'auteur choisit d'évoquer des sujets cruels sans élever la voix. Zingeris s'intéresse également à un monde qui a complètement disparu, les cercles intellectuels cosmopolites du Kaunas d'avant-guerre, qui fut alors la capitale provisoire de la Lituanie. Il fait le portrait de ces gens qui ne se firent accepter ni chez les Lituaniens ni chez les Juifs locaux, les deux communautés étant extrêmement conservatrices.

Cette histoire ne compose en fait qu'un tiers du roman. L'autre point de référence est la Lituanie actuelle. Un historien lituanien, à la recherche d'indices sur le couple qui a péri, ou à la recherche « de signes prouvant que la musique et l'amour peuvent survivre », part en voyage en Amérique, tandis que sa femme, pendant le même voyage, prévoit de rencontrer son amour de jeunesse, un talentueux scientifique juif qui a émigré sous le régime soviétique. Le roman a également pour sujet la politique de la Lituanie nouvellement indépendante, les contrastes sociaux, les changements considérables, la déception des jeunes, etc.



Sigitas Parulskis, né en 1965, est reconnu comme l'un des écrivains lituaniens les plus importants de ces dernières années. Il débuta comme poète, mais s'est concentré par la suite sur la prose et le théâtre. Son premier roman *Trois secondes de ciel* (2002) possède deux fils conducteurs : le service militaire du protagoniste dans les troupes parachutistes de l'armée soviétique en Allemagne de l'Est, et l'amour non partagé, de même que les escapades sexuelles dans Vilnius après son service militaire. La description de la cruauté brutale et insensée dans l'armée est la plus choquante dans un chapitre où l'auteur dépasse les limites du réalisme et présente un épisode fantasmagorique avec un persécuteur sadique prenant la forme d'un prêtre catholique, réunissant ainsi paradoxalement une cruauté complètement absurde avec l'absolu religieux de la pureté de la morale et du salut.

La structure du roman n'est pas simple, les épisodes de la vie militaire et civile s'entremêlent, le roman est truffé d'obscénités et d'épisodes violents qui s'amoncellent dans une sorte d'esthétique de la laideur ou de la grossièreté. Dans le même temps, Parulskis prouve qu'il est tout d'abord un poète, et non sans raison. De nombreux passages possèdent un rythme énergique et une certaine beauté lyrique, souvent austère. Dans un certain sens, le roman est une tentative stoïque de transcender par le pouvoir de la langue et de la littérature tous les affronts repoussants que le narrateur a dû subir, tout comme ses propres défauts.



Vanda Juknaitė, née en 1949, auteur de prose et de théâtre, est loin d'être un écrivain prolifique, mais son écriture est d'une grande qualité. Des mots rares révèlent des expériences douloureuses. Sa nouvelle *Le pays de verre* (1995) a pour sujet le monde claustrophobe d'une famille dans laquelle la mère, soignant son nouveau-né malade, souffre d'un manque de communication autant avec son mari qu'avec son fils aîné. Ce dernier récupère des chiens errants, avec lesquels il semble avoir un meilleur contact qu'avec les humains. C'est un monde sombre, austère, pauvre en actions vers le monde extérieur.

Le livre le plus récent de Juknaitė *Tu te trahirais. Par la voix* (2002) est un recueil d'essais et de documents. Le texte le plus important de ce livre relate son expérience lorsqu'elle prit soin des enfants des rues. Le lien qu'elle noua avec les enfants se développa en une relation durable : aujourd'hui le destin de plusieurs d'entre eux a pris une tournure dramatique. Comme un critique littéraire le souligna : « les enfants vivent dans les rues de la ville comme des bêtes dans la jungle, reconnaissant la loi du plus fort, apprenant à s'adapter ». La narration psychologiquement et socialement intransigeante suggère un problème social généré par la liberté post-communiste, le problème de l'être seul et non protégé.

Un phénomène récent remarquable en Lituanie est celui des essais. Une forme plutôt particulière d'essai littéraire a gagné en importance et en reconnaissance. Ces essais sont plus proches de la fiction que de l'écriture argumentative. L'hebdomadaire culturel *Šiaurės Atėnai* est devenu un centre d'attraction pour ce type d'écriture. Les meilleurs essais de cinq auteurs de l'hebdomadaire ont été réunis dans un recueil *Je propose d'abattre le sujet* (2002).

Les textes de Sigitas Parulskis, auteur déjà présenté et de Giedra Radvilavičiūtė, dont un recueil a été publié récemment, sont très personnels. Ils ont généralement pour sujet des événements quotidiens, des expériences et des perceptions presque insignifiantes. La sensibilité sophistiquée révèle une existence riche, une profondeur dans chaque moment du quotidien ou « un monde dans un grain de sable » pour reprendre les termes de William Blake. D'un autre côté, les essais se lisent très facilement, dénués de toute pompe ou exultation, souvent teintés d'ironie. Ils ont pour sujet des expériences telles que la maladie, la fragilité physique, la solitude, l'incapacité à avoir des relations stables, le fardeau des corvées ménagères et la variété incroyable du monde physique dans des circonstances difficiles.

Traduit de l'anglais par Marielle Vitureau

Note relative à l'auteur :

Laimantas Jonušys, né en 1957 à Kupiškis, est traducteur et critique littéraire. En 1980, il est diplômé de l'Université de Vilnius (langue et littérature anglaises). De 1981 à 1990, il travaille dans une librairie de livres étrangers à Vilnius, de 1990 à 1998 à l'hebdomadaire culturel *Šiaurės Atėnai* et de 1998 à 2000 à Radio Free Europe à Prague. Actuellement, il travaille comme traducteur, critique et essayiste indépendant.

Depuis 1992, il a traduit 7 livres de non-fiction, dont deux de George Steiner. Parmi les œuvres de fiction, il a traduit *Six courts romans américains* (édités et en partie traduits) 1993 ; *D'autres voix, d'autres lieux* de Truman Capote (traduction et postface) 1996 ; *Le dernier soupir du Mauve* de Salman Rushdie 1998, *Le livre des aveux* de John Banville 2001 (prix du PEN Club de Lituanie pour la meilleure traduction de l'année), *Couples* de John Updike 2003.

Depuis 1998 il a publié de nombreuses traductions d'œuvres de fiction et d'essais de l'anglais, du polonais, du russe et de l'allemand dans de nombreux périodiques et anthologies, tout comme ses propres articles sur la culture et la politique, des essais littéraires et des articles sur la littérature lituanienne et étrangère.



Stasys Krasauskas, illustration pour « Le mur » de Marcinkevičius,
lithographie, 1968



Stasys Krasauskas, illustration pour le recueil de poésies « L'oiseau piéton » de Baltakis, lithographie, 1969

Sommaire des numéros précédents

N°1 (2000) – Le rétablissement de l'indépendance de la Lituanie en 1990, dix ans après, par Vytautas Landsbergis – Chronologie des principaux événements politiques en Lituanie 1990-2000, par Philippe Edel – La vocation européenne de la Lituanie, par Egidijus Navikas – Les collections du Musée M.K. Čiurlionis de Kaunas, par Daina Kamarauskienė – Le séjour de Jean-Paul Sartre en Lituanie, par Mykolas Sluckis – La situation actuelle du français en Lituanie, par Patrick Donabédian – La Lituanie en marche vers la Francophonie, par Ugnė Karvelis.

N°2 (2001) – La lutte contre l'annexion soviétique après la Seconde guerre mondiale, par Antanas Stasiškis – Entre illusion et aveuglement : la France face à la question lituanienne (1920-1923), par Julien Gueslin – La langue lituanienne vu par les linguistes français, par Algirdas Sabaliauskas – Le lituanien, la plus archaïque des langues indo-européennes modernes, par Guido Michelini – Le grand poète Maironis, par Aldona Rusekaitė – Les poètes et écrivains lituaniens traduits en français, par Philippe Edel – "La flûte", une nouvelle de Jurgis Savickis.

N°3 (2002) – M.K. Čiurlionis (1875-1911), le monde comme symphonie, par Nathalie Lorand – L.H. Bojanus (1776-1827), un grand scientifique entre Ouest et Est, par Philippe Edel – Jonas Žemaitis (1909-1954), la figure de la lutte anti-soviétique, par Thierry Pinet – Le grand dictionnaire d'une petite nation, une histoire de cent ans, par Ona Kažukauskaitė – "Touché !" et "La fin de Brisius", deux nouvelles de Jonas Biliūnas – "Lettres à Devdorakėlis et autres pensées", fragments de lettres de M.K. Čiurlionis.

N°4 (2003) – Les guerriers lituaniens de Napoléon, par Jean Grison – Cinq ans de déportation en Sibérie (1941-1946), mémoires de Aldona Graužinytė, avec une introduction d'Alain Rechner – Jonas Jablonskis (1860-1930) et le réveil de la langue lituanienne, par Arnoldas Piročkinas – Jurgis Baltrušaitis (1903-1988), érudit et visionnaire, par Ugnė Karvelis – Jurgis Baltrušaitis et la découverte de l'art chrétien de Transcaucasie, par Patrick Donabédian – Lionginas Šepka (1907-1985), portrait d'un artiste populaire lituanien, par Philippe Edel – "L'annuaire téléphonique", une nouvelle de Judita Vaičiūnaitė.

N°5 (2004) – Résistance au régime soviétique : le sacrifice de Romas Kalanta (1972), par Birutė Burauskaitė – L'exploit des knygnešiai, porteurs de livres de l'époque tsariste, par Karolina Paliulis – « Sur les forêts de Lituanie » un texte de Jean-Emmanuel Gilibert (1784), annoté et commenté par Piotr Daszkiewicz – L'art des croix en Lituanie, par Alė Počiulpaitė – Les croix de Lituanie selon l'album d'Adomas Varnas, par Joanna Ostaszewska-Nowicka – Vytautas Valius, graveur-illustrateur-peintre, par Philippe Edel – Algirdas Julien Greimas (1917-1992), le maître-mot, par Ugnė Karvelis – « Le conte des deux rois », une nouvelle de Kazys Saja.

Turinys

Gyvosios istorijos pamoka

Rašytojos Vandos Juknaitės pokalbis su «Lapteviečiai» nare Ryte Merkyte

Stasio Krasausko kūrybos linija

Aistė Jurga Krasauskaitė, dailininkė, Vilnius

Augalas, kuris užmigdo lokius. Sena lietuviška legenda.

Piotr Daszkiewicz, Nacionalinio gamtos istorijos muziejaus biologas ir mokslo istorikas, Paryžius, ir Tomasz Samojlik, Lenkijos mokslų akademijos Žinduolių tyrimų instituto darbuotojas, Varšuva.

Žvilgsnis į Lietuvą : Prospero Mérimée « Lokys »

Jean-Claude Lefebvre, prancūzų kalbos ir literatūros dėstytojas, Saint-Germain-en-Laye

Oskaras Milašius – prancūzų poetas, lietuvių diplomatas

Janine Kohler, Miloszo draugijos pirmininkė, Paryžius

Kai Oskaras Milašius kalba lietuviškai

Lucija Černiuvienė, humanitarinių mokslų daktarė, Vilnius

Naujoji lietuvių proza (1989-2005)

Laimantas Jonušys, literatūros kritikas, Vilnius

Summary

A Lesson in Living History

An Interview with a member of the Brotherhood of the Laptev Deportees, Rytė Merkytė, by the writer Vanda Juknaitė

Stasys Krasauskas's Artistic Line

by Aistė Jurga Krasauskaitė, painter, Vilnius

The Herb that Sends Bears to Sleep, an Old Lithuanian Legend.

by Piotr Daszkiewicz, biologist and science historian at the National Museum of Natural History, Paris, and Tomasz Samojlik, researcher at the Mammal Research Institute, Polish Academy of Sciences, Warsaw

A Glance at Lithuania: « Lokis » by Prosper Mérimée

by Jean-Claude Lefebvre, French literature teacher, Saint-Germain-en-Laye

Oscar Vladislas de Lubicz Milosz, French Poet, Lithuanian Diplomat

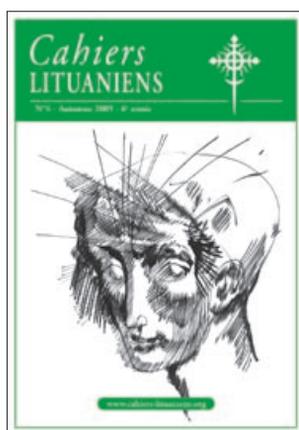
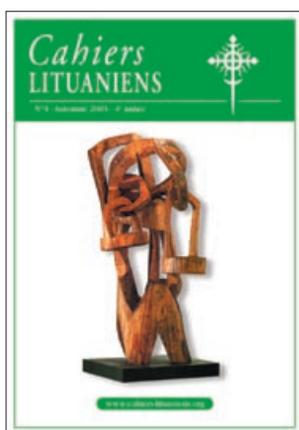
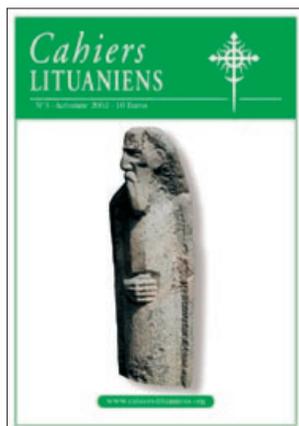
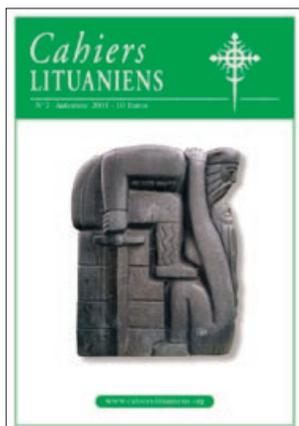
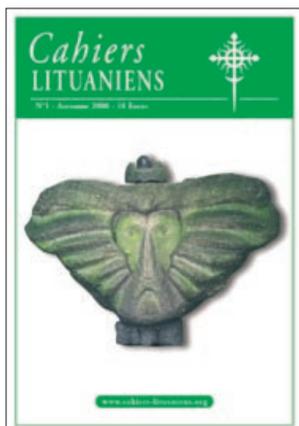
by Janine Kohler, President of "Friends of Milosz", Paris

When Oscar Milosz Speaks To Us in Lithuanian

by Dr. Lucija Černiuvienė, PhD, Vilnius

The New Lithuanian Prose (1989-2005)

by Laimantas Jonušys, literary critic, Vilnius



Pour en savoir plus sur les œuvres représentées en couverture et leurs auteurs :
www.cahiers-lituaniens.org/artistes

Les **Cahiers Lituaniens**
sont publiés avec le soutien de la

**FONDATION ROBERT
SCHUMAN**
L'EUROPE EN ACTIONS

www.robert-schuman.org

N° ISSN 1298-0021
N° ISBN 2-9521912-2-0

